Claude-Gérard Sarrazin

La Porte des Dieux

Roman fantastique

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

Editions

claude-gerard-sarrazin.com

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

Du même auteur

C.-G. Sarrazin a publié plus de 50 ouvrages et plus de trois cents articles. Parmi ces ouvrages, on peut citer :

Essais

Etes-vous sensitif ?
Oui, Dieu existe
L'Homme-Lumière
Traité de morphopsychologie rationnelle
Votre potentiel d'immortalité
Onirosophie
Le grand passage
Éveil et musique
L'expérience de la réincarnation
La clé des symboles
Le corps et la personne
Le symbolisme du corps humain
Caractères et tempéraments
Le moi total

Romans

Alchimie des Atlantes (2 volumes)

La porte des dieux
Phosphoros
Le Retour des Atlantes (7 volumes)
Tchaït, l'initié aux cheveux d'or

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

A Graziella de Ferrari,

mon amie de toujours

sans qui ce livre ne serait pas ce qu'il est.

Tous les noms propres sont imaginaires. Ils n'ont aucun lien avec des réalités terrestres. Les exercices et techniques décrits dans ce roman ne doivent en aucun cas être pratiqués sans la supervision d'un maître.

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

Chapitre I

Tout en sifflant l'air martial du concerto *L'Empereur* que diffusait une splendide installation haute fidélité, Alexandre Durand empilait ses chemises dans une mallette de cuir souple. D'un pouce habitué, il ferma la serrure et s'empara d'une valise plus volumineuse.

— Enfin les vacances, pensa-t-il.

Deux semaines chez les cousins à faire du cheval, son sport favori, loin de la civilisation… La vie est belle, autant en profiter !

Pour Alexandre, vingt-six ans, professeur de psychologie, l'année scolaire était terminée ; ces deux semaines lui permettraient de souffler avant de s'attaquer à la préparation du nouveau cours qu'il devrait donner à l'université.

Lorsqu'il leva la tête pour chercher des yeux la casquette à visière transparente qu'il affectionnait, la surprise l'immobilisa : vêtu d'une longue tunique de velours bleu, un inconnu regardait tranquillement Alexandre. En sautoir, trois rangs de pierres précieuses prolongés par des lamelles d'or déployaient les rayons d'un soleil dont la tête serait le centre. En un éclair, le professeur perçut la richesse de la tenue, les vingt-cinq ans du personnage échappé d'un conte de fée, les mains aristocratiques mais puissantes qui sortaient d'une manche soulignée par trois rangs de pierres précieuses : un cercle de diamants entre deux rangs de saphirs, tout comme autour du cou. Avant de se relever, il eut le temps de se demander par où un pareil visiteur avait pu entrer ; la chambre n'avait qu'une porte qu'Alexandre avait obstruée avec ses valises.

www.coeurdesenfants.com janvier 2014

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous chez moi ?

Le visiteur sourit et regarda Alexandre fixement, comme pour lui faire comprendre sa réponse.

— Comment êtes-vous entré ici ? Que voulez-vous ?

La surprise se peignit sur le visage de l'inconnu ; Alexandre fit un pas dans sa direction, mais le visiteur disparut.

* * * * *

Loin, très loin ailleurs, dans un univers sans lien matériel avec l'univers physique où vit l'homme, les Dix étaient réunis. Six femmes et quatre hommes, vêtus de la même tunique de velours, un soleil d'or et de gemmes étincelantes tombant gracieusement jusqu'au sommet du cœur, statues assises, immobiles et silencieuses, attendaient les deux absents dont les sièges vides couverts de velours noir n'existaient que par la bordure de saphirs pour l'un et d'émeraudes pour l'autre.

Dukagni apparut devant son siège et s'assit aussitôt ; le cercle était encore ouvert : les émeraudes luisaient encore.

Les yeux se tournèrent vers celui qui revenait de l'univers des incarnations rejetées. L'arrivant regarda son voisin de droite, un quadragénaire vêtu de bleu sombre ; un dialogue s'établit, de conscience à conscience, sans que bougent les lèvres.

Dukagni regarda ses pairs et sentit comme eux l'absence du douzième.

* * * * *

Alexandre reprit bientôt ses esprits. Il arrêta la musique et s'assit au salon pour réfléchir : serait-il sujet à des hallucinations, lui qui ne buvait pas une goutte d'alcool ni ne fumait la moindre cigarette ?

Quelques longues minutes s'écoulèrent.

Alexandre haussa enfin les épaules et prit appui sur les accoudoirs du fauteuil de cuir noir pour se lever ; il retomba brutalement, la surprise lui ôtant toute énergie : le jeune homme vêtu de velours et d'or apparut, suivi cette fois d'un quadragénaire habillé de velours sombre, et d'un jeune homme aux cheveux très noirs, portant du velours rouge ; les trois inconnus portaient le même soleil d'or sur les épaules, mais les pierres s'accordaient à la couleur de la tunique. L'aîné ne portait que des diamants.

Le bras aux diamants se tendit vers Alexandre qui soutint sans faiblir le regard du quadragénaire.

Une étrange sensation naquit dans le corps du jeune professeur ; sa vision se brouilla, les couleurs pâlirent, les personnages s'estompèrent rapidement ; un

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

univers de bulles richement colorées et trop mouvantes pour être regardées sans vertige prit possession de la conscience du psychologue habitué à ne connaître que de l'extérieur les méandres d'un esprit déréglé. Le phénomène ne dura qu'une seconde à peine. Comme si les yeux venaient de faire une mise au point laborieuse, Alexandre vit ses visiteurs dans la même position. En même temps, il tomba dans un fauteuil plus dur que celui qu'il venait de quitter. Autour de lui, tout avait changé ; il découvrait brusquement un mobilier d'une richesse inouïe : tentures de velours vert, miroirs sertis d'or et de gemmes aux feux discrets, meubles aux courbes gracieuses sertis d'or et de nacre translucide.

Un lit couvert de soieries chatoyantes aux couleurs claires et douces, un plancher d'albâtre bordé par une mosaïque rappelant les fleurs du printemps…

Le quadragénaire sourit, s'inclina, joignit les mains et salua à l'orientale. Dès qu'il releva le buste, il disparut. Son escorte disparut presque en même temps.

Alexandre finit par se lever.

— Je dois rêver. Alors, profitons-en.

Il caressa les soieries et les velours. Quand il passa sa main devant l'encadrement du miroir, des tenues de velours d'un beau vert sombre apparurent ; sur des étagères couvertes de velours grenat, des couronnes radiées comme celles que les inconnus portaient autour du cou étalaient leurs émeraudes et leurs diamants.

Dès qu'Alexandre se désintéressa de la penderie et qu'il reprit sa visite des lieux, le miroir réapparut. Il put voir sa robe de chambre banale, ses pantoufles écrasées, le survêtement élimé qu'il portait avant de se coucher ; il eut l'impression d'être une tâche de boue sur une tapisserie finement brodée.

Une porte s'ouvrit devant lui : un rectangle vide était apparu dans le mur et laissait voir la pièce suivante. Alexandre reconnut qu'il s'agissait d'une salle de bain malgré les différences notables ; il reconnut entre autre une piscine dont l'eau illuminée jaillissait du milieu et courait en vagues circulaires jusqu'aux bords de marbre veiné d'or ; dans un autre coin de l'immense salle déserte, un cylindre au verre limpide souffla vers Alexandre un vent chaud parfumé au jasmin.

Le rêveur malgré lui rentra dans sa chambre ; le mur se reconstitua aussitôt. Une porte-fenêtre apparut sans bruit, largement ouverte sur une nuit illuminée par la lune. Avant qu'Alexandre n'ait pu se demander quel geste avait provoqué l'ouverture de la fenêtre, l'air frais entraînait déjà vers lui les coassements lointains avivés par les grillottements incessants qui déchiraient la nuit à petits coups. Alexandre voulut sortir sur le balcon : son corps se raidit, cloué, solidifié, dès qu'il fut dans l'embrasure. Il eut peur. Il respira, soulagé, quand il tenta de reculer ; il pouvait rentrer, mais non sortir ; une force inconnue lui interdisait de

www.claude-serge-sarrazin.com janvier 2014

quitter sa prison.

Alexandre décida de prendre un bain et de se coucher comme si de rien n’était.

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

Chapitre II

Habitué aux levers très matinaux, Alexandre s'éveilla ; il s'étira, bâilla, se félicita mentalement d'avoir si bien dormi, et chercha à tâtons l'interrupteur. La mémoire lui revint, ajoutant un frisson d'inquiétude à la sensation euphorique. Il sauta du lit, chercha en vain ses pantoufles, sa robe de chambre, les deux pièces de son survêtement et, nu par nécessité, se demandait ce qu'il fallait faire quand apparut devant lui un jeune homme vêtu d'une magnifique tunique couleur crème, une ceinture d'anneaux d'or luisant autour de la taille. Le jeune homme fixa le regard interrogateur d'Alexandre. Comme rien ne se produisait, le jeune homme parla :

— Ô Okand, ne sais-tu pas qu'il est l'heure d'honorer le Soleil ?

— D'honorer… non…

— Ne tarde point… Le Soleil va se lever. De ta terrasse, tu peux voir la cérémonie sacrée. Vite !

Le jeune homme tira Alexandre qui découvrait un paysage extraordinaire.

* * * * *

Dès l'aube, les Onze avaient vainement attendu : pourquoi Okand n'était-il pas parmi eux ? Nul ne pouvait être dispensé de la salutation au Soleil, qui allait bientôt se lever. Le Maître salua, écarta les mains et disparut. Les Dix le suivirent et le silence emplit la chapelle de velours et d'or.

* * * * *

Alignés sur le bord de la terrasse sans balustre ni tablette d'appui, dominant le magnifique paysage de collines boisées, face à l'orient à peine rosissant, quarante-huit Élus vêtus de lin, un triple rang de perles blanches soulignant le col rond de leur tunique, les mains jointes et le corps immobile, méditaient en silence. Les oiseaux pépiaient déjà avec vigueur.

La terrasse du temple de marbre blanc était couverte de tapis moelleux qui épousaient la forme des interminables gradins permettant aux Élus de laisser entre eux la longueur de leurs bras étendus. Sur le dernier gradin, les Onze, vêtus de velours, apparurent.

www.claude-gerard-sarrazin.com/juin-2014

Les enfants étaient au nombre de vingt-quatre, âgés de sept à douze ans ; ils portaient tous une longue tunique de lin blanc d'une grande simplicité ; une chaînette d'or soulignait la taille.

Hormis les plus petits, tous les Enfants du Temple étaient présents ; mais dès l'âge de quatre ans, ils participaient à la Cérémonie du Soleil, sans toutefois fixer l'astre les yeux ouverts. Le chef de chœur, un Élu, tournait le dos aux enfants ; il fixait l'horizon, lui aussi. Il portait une tunique de lin blanc avec le triple rang de perles autour du cou.

Derrière les enfants, un peu plus haut, un grand instrument de cristal étincelant attendait ; Alexandre pensa à une harpe de verre. De longs tubes de cristal se terminaient par une sorte de vasque ciselée, telle une coupe de champagne. Derrière ce grand instrument étiré en longueur, deux hommes et une femme officiaient.

Lorsque la musique commença, Alexandre fut surpris : la sonorité était infiniment plus riche que celle qu'on pouvait obtenir avec un instrument de verre, qu'il s'agisse d'un harmonica ou d'une harpe[1]. Les harmoniques étaient plus nombreux, et des notes graves soutenaient l'ensemble.

Il n'eut pas le temps de voir comment les musiciens animaient les tubes chantants. Le soleil commençait à poindre.

Dès que le premier rayon doré naquit au-dessus de l'horizon, le groupe entier perçut que le Soleil allait paraître.

Le chef de chœur leva les bras et tous les enfants inspirèrent. Les bras s'abaissèrent et les voix s'élevèrent. L'instrument de verre se mêlait aux voix.

Les mélodies s'étiraient, s'immobilisaient soudain en un accord lumineux. Tout était dans les tons majeurs, purs et lumineux.

L'oreille experte d'Alexandre ne pouvait s'empêcher d'écouter : deux syllabes en mélisme, suivies d'une longue tenue. Il crut percevoir trois séries qui se répétaient en changeant chaque fois de mélodie et de tonalité. Ra-Gou-*Wé* — Bou-A- *Fô* — Po-Dwa-*Gna* — *Ô*ôôô.

Les voix étaient cristallines, d'une justesse parfaite. Les accords étaient trop consonants pour être issus de l'accord tempéré. Il ne put trop analyser ; il pensa rapidement qu'il s'agissait de la gamme basée sur les harmoniques naturels. Et il se laissa plonger dans l'extase du moment.

Quand, doré, vainqueur de la nuit, le disque de feu se détacha complètement de la terre endormie, les Élus mirent leurs mains sur le cœur et baissèrent un moment la tête. Avec ensemble, ils tendirent leurs mains vers l'horizon et, de leurs yeux grands ouverts, fixèrent longuement l'œil de leur

[1] . L'harmonica de verre (ou, plus exactement Armonica de verre) est un instrument de musique inventé par Benjamin Franklin en 1761.

dieu.

Et les Onze disparurent.

Les quarante-huit Élus vêtus de lin se tournèrent vers le Sud et, en procession silencieuse, descendirent lentement l'escalier de marbre veiné d'or.

Douze esclaves, aux cheveux tressés en queue raide terminée par un gros anneau d'argent, vêtus d'une courte tunique de laine blanche, chaussés de sandales sans ornements, roulèrent rapidement les tapis et emportèrent tous les instruments de travail.

* * * * *

Alexandre s'éveilla de son extase. Il était seul, le jeune homme qui lui avait parlé avait disparu. Il rentra dans sa chambre, se dirigea vers le mur qui s'ouvrit, entra dans la salle de bains illuminée et s'enfonça tranquillement dans la piscine chaude.

Debout devant un grand miroir, il se demandait, en frottant sa barbe d'une main rêveuse, comment il pourrait bien se raser, quand une porte s'ouvrit derrière lui. Grâce au miroir, il put voir entrer un esclave respectueux.

Dès que la porte se fut refermée, l'arrivant s'agenouilla et toucha le tapis de mousse de ses mains et de ses bras tendus au-dessous de sa tête.

— Mon vieux, lança joyeusement Alexandre, tant pis pour toi si tu me surprends dans cette tenue ! Il fallait prévenir !

L'esclave ne bougea pas.

— Hé ! Lève-toi !

Alexandre s'approcha, fit claquer ses doigts, et tapota enfin l'épaule de l'inconnu. Comme rien ne se produisait, il passa son index dans l'anneau d'argent et tira doucement. L'esclave se leva enfin, salua en pliant son corps en deux et se dirigea vers un miroir qui disparut. L'esclave nettoyait.

La chambre d'Alexandre était illuminée. Un autre esclave faisait le lit.

Un troisième esclave tenait devant lui une fine tunique soyeuse et blanche qu'il passa à Alexandre.

Par-dessus la tunique blanche fut passée la grande et somptueuse tunique de velours vert sombre, et le soleil d'orfèvrerie fut installé. Des sandales très légères et une perruque aux cheveux bruns coupés à la romaine pour cacher les cheveux courts d'Alexandre terminèrent la transformation.

Incrédule, Alexandre se regardait dans son triple miroir. Quand il reprit conscience du décor, les esclaves s'étaient retirés. Il restait seul.

Alexandre n'osait bouger ; il porta cependant son poignet vers ses yeux et contempla les rangs d'émeraudes et de diamants. Il leva les yeux au moment où

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

son visiteur de la veille apparaissait : le jeune homme aux cheveux blonds et à la tunique bleu pâle salua à l'orientale ; Alexandre l'imita involontairement.

L'inconnu fixa Alexandre et tendit son bras droit. L'inévitable se produisit : les couleurs pâlirent puis disparurent, remplacées par des bulles multicolores en folie, et le décor réapparut. L'inconnu était toujours là, mais deux autres Élus attendaient ; au lieu de la chambre tendue de velours, le temple dans la pénombre offrait son silence recueilli.

Une femme aux traits admirables, à la démarche gracieuse et légère, souriait ; déjà grande, sa coiffure la grandissait encore ; ses cheveux blonds et bouclés luisaient doucement ; son teint rose était satiné et parfait ; sa tunique était identique à celle que portait Alexandre ; elle s'approcha du professeur éberlué. Elle lui effleura la main, salua gracieusement et fit un pas en arrière. Trop surpris pour réfléchir, Alexandre regardait d'un air ahuri. Déjà l'inconnue se retirait et regardait le Maître. Les Onze s'assirent dans leurs fauteuils. Le jeune homme en bleu fit signe à Alexandre de s'asseoir aussi.

Onze paires d'yeux immobiles fixaient celui dont la conscience hésitait entre l'angoisse paralysante et la joie exubérante. Brusquement, l'univers bascula, tourna longuement. Alexandre ferma les yeux, il eut l'impression de n'être qu'une conscience informe mais stable, perdue au milieu d'une tourmente infernale. Le calme revint aussi brusquement que le désordre était apparu. Une voix résonna dans l'esprit d'Alexandre qui retrouva le souvenir d'une tentative amusante : écouter un discours à travers des écouteurs branchés sur un enregistrement à triple écho. Le débit était suffisamment lent pour que les paroles soient perceptibles :

— Frère Okand, nous t'avons rendu la faculté de communiquer noblement avec nous. Ton retour est, pour nous tous, une grande joie.

Alexandre pensa aussitôt :

— Mon retour ? Quel retour ?

La voix reprit :

— Nous ignorons encore ce qui a pu ainsi déranger ton esprit. Nous tenterons de te rendre la mémoire. Le contact entre une intelligence d'esclave et l'esprit des Élus est rompu. Tu es un Élu, ne l'oublie plus.

— Élu ? Esclave ?

— Ne cherche pas à comprendre avec ton intelligence. Les esclaves les plus avancés en font tout autant sans pour cela parvenir à la connaissance. Tu es un Élu. Tu comprendras bientôt, dès que tu auras de nouveau accès à la connaissance pure. Dans un instant tu entendras clairement, dès que ta vue sera redevenue normale. Tu peux ouvrir les yeux.

Alexandre regarda ses voisins toujours immobiles. En face de lui, il crut

www.claude-gerard-gallego.com janv. 2017

reconnaître celle qui lui avait effleuré la main ; mais les couleurs étaient séparées, irisées, comme s'il regardait à travers une lentille de mauvaise qualité.

— Est-ce bien celle qui m'a aimablement accueilli ? se demanda-t-il.

— Oui, c'est bien moi, entendit-il en sursautant.

L'écho était maintenant double, et la voix musicale.

— Qui êtes-vous, belle inconnue ?

— Tu ne me reconnais pas, Okand ? Tu ne reconnais pas ton frère Dukagni ? Tu ne reconnais pas notre Maître ? Et tous nos frères en esprit ?

— Puisque vous entendez mes pensées, je vous en conjure, dites-moi où je suis et ce que vous me voulez tous ?

La vois grave intervint ; l'écho disparut, les couleurs retrouvèrent leur pureté.

— Tu es Okand, notre frère disparu. Tu es l'un des Douze.

Alexandre regarda lentement les visages calmes et amicaux. Il tenta de ne pas penser. Malgré lui, il sentait que ses pensées étaient captées, l'une après l'autre.

— Tant pis, se dit-il. Puisque vous lisez, sachez que je vous trouve très sympathiques, que je me sens bien ici, mais je voudrais savoir pourquoi vous m'avez enlevé. Suis-je encore sur la Terre ?

— Non, répondit la voix du Maître.

Alexandre regarda vers celui qui devait normalement être le Maître : rien ne trahissait le contact mental ; le visage restait calme.

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

Chapitre III

— Non, répéta le Maître. Tu n'es plus dans un univers concréfié. Tu es chez toi, dans un univers moins réticent, moins inconscient. Tu réapprendras vite à maîtriser l'émission de tes pensées. Viens avec nous sur la terrasse du temple où nous t'avons attendu en vain ce matin pour saluer le soleil.

Le Maître s'était levé en pensant les derniers mots.

Le phénomène visuel se produisit et Alexandre se retrouva sur la terrasse. Il aspira avec jouissance l'air léger, regarda sous un angle nouveau le ciel bleu, les collines qui s'étalaient à perte de vue, la mer tout en bas.

Un esclave accourut aussitôt, s'inclina et attendit. Le Maître se tourna vers lui, lança quelques mots rapides. Alexandre entendit la phrase incompréhensible claquer dans l'air lumineux ; le Maître parlait les dents serrées en mordant les syllabes. L'esclave partit après avoir encore salué.

Alexandre resta seul avec la belle inconnue à la tunique vert sombre.

— Reconnais-tu le temple où tu as vécu ? demanda la voix intérieure.

— Qui êtes-vous, vous qui me tutoyez ?

— Je suis Osama, ton épouse.

— Mon épouse ! Je vais devenir fou ! s'écria Alexandre.

— Non, tu vas renaître à la vie… Mais ne crie pas comme les esclaves, je t'en supplie. Je vais appeler Navak.

— Navak ?

— Notre fils.

— Notre fils !

— Tu penses trop vivement, Okand. Tu m'as habituée à plus de douceur. Reste silencieux un instant, je vais appeler Navak.

Alexandre ne perçut rien du message. Il prit la main de « sa femme », qui recula aussitôt et s'efforça de penser sans parler :

— Osama, dites-moi…

www.claude-gerard-marin.com janvier 2014

— Les Élus se tutoient ; nous sommes frères en esprit, époux dans cette incarnation.

— Je ne puis être ton époux, Osama. Je suis né loin d'ici, sur la Terre.

— Qui a bien pu t'ensorceler ? Navak arrive. Tourne-toi vers lui.

Alexandre regarda dans la direction que lui désigna le doigt délicat d'Osama. Vêtu d'une tunique de soie verte, quelques rangs de pierreries et des rayons d'or tombant sur les épaules, le visage harmonieux, les cheveux à la romaine, la démarche souverainement élégante, un garçon de huit ans s'avançait. Il s'inclina, salua de ses mains jointes, d'abord Alexandre, puis Osama.

— Reconnais-tu notre fils ?

— C'est de la folie ! Jamais je n'aurais pu avoir un fils de cet âge !

— Okand ! Aurais-tu aussi oublié l'adoption spirituelle ? Bénis Navak. Tu rencontreras notre fille plus tard.

— Notre fille !

— Père, bénissez-moi comme vous le faisiez chaque matin, fit la voix douce du garçon.

— Moi, te bénir ? Comment dois-je faire ?

— Navak, Okand a perdu le contact avec le monde de la connaissance. C'est un grand malheur. Nous l'aiderons. Tu l'aideras aussi, n'est-ce-pas ?

— Oh ! oui, mère.

— Maintenant, Navak, tu peux te retirer. Je te rappellerai.

Navak salua ses parents et repartit de son pas calme et assuré.

— Pourquoi Navak ne disparait-il pas ? s'étonna Alexandre.

— Il est encore trop jeune. Seuls les Élus adultes peuvent user de cette faculté. Tu as oublié ce pouvoir, que les Quarante-huit ne possèdent pas aussi facilement et spontanément.

Alexandre resta un moment silencieux, tentant de calmer ses pensées en ébullition. Ce qui l'empêchait de retrouver rapidement son équilibre intérieur, c'était la certitude d'être entendu par Osama. Les cours de psychologie étaient loin.

Quand la folle ronde cessa, Osama intervint doucement :

— Navak va te conduire sur les beaux chemins de notre domaine réservé parmi les champs d'esclaves. Cela ramènera peut-être le souvenir. Sais-tu encore monter à cheval ?

— J'ai toujours su.

www.claude-pecard-sartezin.com janvier 2014

— Le Suprême soit loué ! Tu as au moins conservé ce souvenir. Va déposer dans ta chambre ta tenue rituelle. La chambre de notre fils est dans le même corridor. Je te laisse, je vais enseigner à notre fille.

— Osama ! Ne pars pas !... Où est ma chambre ?

Alexandre avait saisi le poignet d'Osama. Il lut l'incrédulité dans les yeux bleus. L'épouse retira vivement sa main. Puis la voix douce répondit :

— Je t'y conduis.

Dès qu'Alexandre put se servir normalement de ses yeux, après le court moment de folie visuelle, il se retrouva dans sa chambre.

— Tu es dans ta chambre. Je vais dans la mienne.

— Mais si tu es ma femme, pourquoi ne restes-tu pas avec moi ?

— Non, Okand, le corps et le cœur ne suffisent pas. Il y manque l'essentiel.

— Le cœur n'est-il pas l'essentiel ? s'étonna Alexandre qui s'habituait à penser au lieu de prononcer ses phrases.

— Le cœur est sujet aux erreurs ; l'esprit demeure.

Alexandre se retrouva seul. Il commençait aussi à s'habituer aux disparitions soudaines, à cette impression désagréable qui accompagnait l'assaut d'un détail du décor jusque-là caché par un corps vêtu d'un habit étincelant. Une porte s'ouvrit.

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

Chapitre IV

— Entre ! lança joyeusement Alexandre.

— Père, ne criez pas ! Je ne suis pas un esclave.

La tristesse pointait sous le respect. Alexandre se reprit et se força à penser sans parler.

— Sois le bienvenu. Que me veux-tu ?

— Mère m'a conseillé de venir vous aider. Nous partons tous deux pour une longue randonnée équestre. Mère m'a dit que vous ne sauriez peut-être pas trouver la porte de ma chambre ; je vous y conduis.

— Un instant, Navak. Es-tu vraiment mon fils ?

Navak rougit violemment et baissa la tête. Alexandre perçut tant de tristesse qu'il prit la petite main dans la sienne et ajouta :

— Oublie vite cette question stupide. Qui que tu sois, je n'ai pas le droit de te faire du mal.

Surpris par le geste, le garçon resta muet un instant avant de retirer vivement sa main et répondre :

— Père, nous devons vous aider à retrouver la mémoire. Bien que le Maître vous ait fait jurer de ne jamais plus y revenir, je vous rappelle que je suis né esclave, que j'ai été découvert par les Douze. J'avais cinq ans, vous en aviez vingt-deux quand vous m'avez adopté pour la vie. Je suis spirituellement votre fils et je ferai partie des Douze un jour. Ma sœur est née esclave elle aussi. Elle a deux ans de plus que moi.

— Et moi ?

— C'est un secret que vous êtes seul à connaître, ainsi que le Maître.

— Voyons, Navak, tout cela est impossible… Je suis né…

— Mère m'a prévenu. Jamais un des Douze n'avait perdu le contact. C'est une dure épreuve pour vous et pour nous. C'est une calamité pour notre univers. Nous devons l'accepter cependant, si telle est la volonté du Suprême. Venez-

www.cloud-serra.zarazir.com janvier 2014

vous ?

Alexandre apprit qu'il suffisait d'approcher la main d'une étoile à sept branches terminées par sept gemmes de couleur pour ouvrir la porte du corridor.

Le corridor était scindé en tronçons limités par des portes couvertes de velours. La chambre de Navak était semblable à celle d'Alexandre.

Navak appela un esclave en touchant un disque d'or lumineux. L'esclave s'inclina devant Alexandre puis devant le garçon et, avec des gestes déférents, libéra le garçon de ses deux tuniques. L'esclave, après avoir rangé vêtements et ornements, s'inclina et sortit, laissant Navak nu comme un ver, exception faite des sandales ; l'enfant semblait parfaitement à son aise.

— Je suis prêt, père. Allez déposer votre tunique. La promenade n'est pas rituelle.

Navak reconduisit son père devant sa porte et le laissa entrer seul dans sa chambre. L'esclave, qu'Alexandre reconnut, le débarrassa de ses habits et se retira.

Alexandre fouilla dans sa penderie pour découvrir une tenue adaptée à une promenade à cheval. Il était à genoux, au fond de la penderie, passant sa main en tous sens dans l'espoir de découvrir un tiroir secret, lorsque la voix de Navak résonna en lui :

— Puis-je entrer, père ?

— Si tu veux, mais ne viens pas dans ma penderie.

— Je n'ai aucune raison de regarder vos tuniques, elles sont toutes semblables.

La voix surprit Alexandre encore occupé à fouiller :

— Père ! que faites-vous dans cette penderie ? Vous allez déranger la belle ordonnance de vos tuniques !

— Je cherche un habit pour notre promenade.

— Un habit !... Ah ! vous avez sans doute oublié… Les esclaves portent constamment leur habit de laine. Ils portent aussi un anneau pour tenir leurs cheveux. Nous sommes libres, nous. Venez vite, maintenant, nos chevaux vont être prêts.

Alexandre sortit en montrant son dos. Le miroir, qui réapparut aussitôt, lui fit découvrir Navak : son « fils » le regardait avec une surprise totale.

— Père ! Comment avez-vous pu créer ces traces blanches sur votre peau ? Vous n'êtes parti que depuis huit jours et vous portez les marques d'un esclave des pays du sud !... Que signifie cette pilosité animale sur vos membres et votre torse ? Et sur le visage ! Pardonnez-moi père… J'avais oublié que vous êtes

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

victime d'une force maléfique. Nous devons voir Dukopi, le magicien de notre univers. C'est un Élu, mais il n'est pas membre des Douze ; j'ai mis beaucoup de temps à accepter cela : il m'avait semblé si puissant ! Je le préviens.

Le jeune et fin visage s'immobilisa. Puis, Navak sourit :

— Dukopi nous attend. Il sait. Il ne demandera donc rien. Venez.

— Comme cela ? Sans rien ?

— Nous n'allons assister à aucun culte. Dukopi portera sans doute sa tunique car il officiera pour vous, père. Vous n'avez pas à porter votre tunique rituelle, vous, car il est votre subordonné… Pardonnez-moi, père, de vous donner des ordres, alors que je devrais être soumis… Mais mère m'a conseillé de le faire. Je crains de vous déplaire.

— Petit, fais comme tu l'entends…

* * * * *

Les deux chevaux étaient prêts pour la promenade. Alexandre remarqua immédiatement la beauté exceptionnelle des bêtes : des chevaux dignes d'un roi ! et non ferrés… un grand étalon noir et fougueux qui « dansait » sur place et une jument beaucoup plus petite de taille, douce et très racée, d'un blanc gris presque couleur platine. Il comprit que la seconde était la monture de Navak.

Une peau de mouton avait été posée sur le dos des chevaux ; elle était retenue en place par une petite sangle attachée sous le ventre de la monture ; la fourrure douce et blanche était en contact avec le dos du cheval, et le côté de la peau était pour le cavalier ; il n'y avait ni selle ni étriers ; les rênes étaient là, mais il n'y avait pas de mors, un simple lacet de cuir faisait le tour du museau ; Alexandre comprit qu'il fallait guider le cheval par la pression des genoux et des talons.

Alexandre et Navak étaient à quelques mètres des chevaux et déjà le plus beau avait commencé à piaffer avec impatience ; alors Navak dit :

— Üki est impatient de courir ; comme toujours, il est heureux de vous voir !

Tout en s'approchant, Alexandre évalua l'étalon : entièrement noir avec une étoile blanche sur le front ; la crinière et la queue étaient très longues et ondulées ; Üki était de grande taille avec un poitrail large et musclé ; ses pattes longues et minces, ses oreilles petites et triangulaires dressées vers le haut, tout indiquait la force puissante et l'intelligence extraordinaire de la bête. Alexandre fit encore deux pas en avant tout heureux de monter un cheval aussi beau et, subitement, Üki montra le blanc des yeux tout en levant sa tête d'un mouvement brusque, ses oreilles repliées vers l'arrière.

Incrédule, Alexandre avança encore et il évita de justesse le sabot d'Üki :

www.claude-bernard.com janvier 2017

le cheval s'était cabré et battait l'air de ses sabots ; on entendait sa respiration puissante et saccadée.

Navak regardait la scène d'un air surpris, réfléchit, puis il dit :

— Mais… Üki ne vous reconnaît pas, c'est incroyable ! Il faut appeler Malikéla, elle saura quoi faire !… Voilà, elle va arriver tout de suite.

Au regard interrogateur d'Alexandre, Navak répondit :

— Père, Malikéla est ma sœur, votre fille. Vous l'avez adoptée quand elle avait quatre ans, maintenant elle en a dix, elle est donc mon ainée.

Alexandre ne savait quoi dire, c'en était trop…

Bientôt, une jeune fille s'inclinait devant lui et disait sagement :

— Père, je vais vous aider, mais je ne comprends pas cette furie d'Üki : il vous aime et il a toujours été très doux et soumis avec vous.

Le regard de Malikéla était tranquille, indifférent ; elle constatait les faits ; ses yeux, verts comme des émeraudes, brillaient ; elle était vêtue d'une longue tunique vert foncé ; ses cheveux longs et sombres retombaient sur ses épaules un peu frêles.

Elle se tourna vers le cheval et fit deux pas ; elle allongea son bras droit tout en pointant son index vers le front d'Üki. Malikéla sembla grandir… la respiration saccadée du cheval se calma… le temps s'était arrêté… le regard de Malikéla plongeait dans les yeux du cheval ; il eut un dernier mouvement brusque de rébellion mais la jeune fille ne bougea pas ; elle le dominait en silence. Üki tremblait encore mais il esquissa un pas vers la jeune fille ; de sa main droite elle lui toucha le front puis lentement descendit sur le museau et lui frôla les naseaux dans une caresse.

— Voilà père, vous pouvez le monter, il accepte de vous servir… mais, je vous assure que moi non plus, je ne vous aurais pas reconnu… ce brouillard sombre qui vous entoure cache votre vibration. Il est heureux que les Élus vous aient reconnu ! Alors, père, avec votre bénédiction, je retourne à mes occupations.

Elle tourna les talons.

Alexandre restait bouche bée, il était dépassé. Il fit un léger signe d'incrédulité de la tête et il monta à cheval sans un mot.

Puis, oubliant qu'on lisait ses pensées, il se mit à réfléchir :

— Dans un monde fou, agissons en fou. Me voilà nu comme un ver ou presque, conduit par « mon fils » ! Et je meurs de faim en plus… Mange-t-on parfois ici ?

— Père, vous ne parliez sans doute pas, mais comme vous n'avez pas

www.bibliotheque-sensation.com janvier 2014

limité l'émission de vos pensées, j'ai entendu. Vous mangerez des fruits et du lait… Nous arrivons chez Dukopi.

Dukopi devait être orfèvre : d'innombrables étagères étaient couvertes d'objets ornés de pierres précieuses. L'œil se grisait du scintillement des feux multicolores, de la palpitation suave des pierres immobiles sur un fond de velours noir. Dukopi portait une longue tunique de lin écru ; un triple rang de perles blanches atténuant l'austérité de sa tenue.

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

Chapitre V

Dukopi salua à l'orientale et envoya sa pensée :

— Bienvenue à toi, Okand, et à ton noble fils Navak. Je vais effacer les traces insultantes de ton séjour dans un monde livré aux forces maléfiques. Ces odieuses traces pâles sur ton corps, cette pilosité inconvenante, ces cheveux trop courts… Ôte tes sandales. Si tu veux bien monter sur ce socle, je vais invoquer la force.

L'effet fut brutal. Alexandre se sentit pulvérisé, broyé, lancé dans l'espace. Il sentait qu'il existait, sans plus. Il reprit bientôt pied dans un monde calme : des dunes de sable blond l'entouraient de toute part ; Navak était à côté de lui.

— Que faisons-nous ici ? s'inquiéta Alexandre.

— Je vous accompagne pour garder le contact avec Dukopi. Nous sommes sans doute dans une autre dimension de notre univers. Voyez, père, le soleil va se lever. Regardez les ombres sur les dunes : elles courent…

Alexandre dut en convenir ; les ombres se déplaçaient très vite. En quelques minutes à peine, le soleil fut au zénith ; la chaleur était terrible.

— Nous allons cuire !

— Non, nous sommes protégés. Nos pieds ne brûleront pas, puisque le sable restera frais au-dessous. Mais je crois que nous aurons un hâle magnifique.

Le soleil redescendait vers l'ouest ; l'ombre bleue s'allongeait devant les deux isolés qui regardaient toujours vers l'est. Les dunes rougeoyantes se découpaient sur le ciel indigo.

— Que c'est beau ! pensa Alexandre. Si nous pouvions rester encore un peu !

Mais déjà le bouleversement se produisait. Quand il reprit conscience, Alexandre était de nouveau sur son socle, à côté de Navak.

— Contemple-toi dans un miroir, frère, conclut Dukopi satisfait.

Le corps entier d'Alexandre était parfaitement hâlé. Visage glabre, membres et torse lisses, cheveux plus longs…

— Qui donc es-tu, Dukopi ?

— Tu ne te souviens pas ? Je suis au service des Douze. Que puis-je encore

www.ciel-et-terre.net - mai 2014

pour toi ?

Alexandre n’eut pas le temps de construire une phrase décente : il pensa rapidement :

— Je crève de faim.

Dukopi saisit la pensée au vol et sourit :

— Tout de suite, frère.

Dukopi tendit son bras vers une coupe de cristal au pied d’or ciselé ; la coupe vint dans sa main où elle resta un instant à émettre une lueur rosée ; des fruits tropicaux s’entassèrent dans la coupe qui quitta la main du magicien et se déposa sur une petite table.

Alexandre tenta de dissimuler sa surprise ; il fut invité à goûter aux fruits, qu’il dévora. Dès qu’il pensa qu’il boirait bien quelque chose, un verre de cristal taillé quitta son étagère et se posa devant lui. Dukopi posa quelques secondes sa main contre le pied massif et du lait crémeux monta dans le grand verre.

Quand Alexandra se trouva rassasié, il demanda d’où provenaient ces merveilles de cristal, ces pierres innombrables, cet or si fin.

— Regarde, pensa seulement Dukopi. Cela éveillera peut-être ta mémoire.

Dukopi prit une poignée de rubis, d’émeraudes, de saphirs, de topazes et de diamants et referma son poing.

— Ne crains-tu pas le vol ?

— Le vol ? Je ne comprends pas.

— Les esclaves n’ont-ils jamais tenté de dérober ces richesses pour se libérer ?

— Quelles richesses ?

— Mais… ces merveilles que tu tiens dans ta main !

— Ce sont des objets d’art. Ils ne sont utiles qu’au culte du Suprême ! Souviens-toi… Regarde.

Une cascade éblouissante jaillit de la main droite fermée ; des pierres taillées, répliques des pierres emprisonnées dans le poing du magicien, bondissant légèrement sur le sol couvert d’une mousse veloutée.

Dukopi ouvrit son poing : la cascade se tarit aussitôt. Le magicien se pencha, posa sa main gauche contre le sol et toutes les pierres éparpillées convergèrent vers les doigts écartés. Dukopi prit une coupe d’or massif, la posa sur le sol près du tas de pierreries, et laissa tomber sa poignée de gemmes dans la coupe ; les autres suivirent.

Dukopi se releva et sourit :

www.claude-gerard-sartezin.com janvier 2012

— Mon rôle n’est que celui d’un serviteur du temple. Je ne manie pas les forces cosmiques comme toi, comme les Douze. Je me sers des forces que le Suprême met à ma disposition ; si je disparaissais sans successeur, notre monde fonctionnerait encore. Si les Douze… Bah ! Tu le sais mieux que moi. Bonne promenade… Fasse le Suprême qu’elle te soit propice.

Encore ébloui par tant d’événements incroyables, Alexandre se retrouva à cheval, galopant derrière « son fils » dans le vent tiède le long des chemins bordés de conifères et de fleurs épanouies.

Le Terrien savoura l’avantage de pouvoir communiquer sa pensée malgré le galop, le vent et la distance : Navak venait de lui annoncer qu’on arrivait aux limites du domaine réservé.

En effet, des champs cultivés s’étendaient maintenant devant eux. Des esclaves accroupis travaillaient la terre ; ils saluèrent respectueusement.

Les deux cavaliers longèrent un ruisseau limpide. De l’autre côté, trois jeunes filles nues, aux cheveux tressés terminés par un anneau de fer, lavaient leurs tuniques dans le ruisseau. Elles poussèrent des cris d’effroi et disparurent dans les buissons.

— Pourquoi ont-elles peur ? s’étonna Alexandre. Notre tenue ?

— Les esclaves doivent voiler leur corps. Elles ne pouvaient penser que nous passerions par là ; d’ordinaire, les Élus restent dans leur domaine, et les esclaves sont libres d’agir selon leur bon plaisir.

— Alors, rentrons au Domaine.

— Non ! le Maître pense que cette promenade peut raviver vos souvenirs.

— Pourrions-nous marcher au pas ? Le paysage est si beau !

— Comme cela je pourrais être à côté de vous.

La douce brise caressait la peau moite des deux cavaliers.

— Navak, pourrions-nous nous baigner ?

— Tout est permis à un Élu. Choisissons un lac. Vous souvenez-vous du beau lac près de la grande grotte ? La plage occidentale est réservée aux Élus.

— Et le reste du lac ?

Une autre plage, du côté est, est fréquentée par les esclaves. Attachons nos chevaux ici, le lac est juste derrière cette haie.

www.claude-serge-sorrain.com janvier 2014

Chapitre VI

Les deux cavaliers s'étaient séchés au soleil. Ils laissaient leurs chevaux au pas et admiraient la forêt. Des plaintes attirèrent leur attention. Ils se dirigèrent aussitôt vers la clairière d'où semblaient venir les gémissements et des cris d'encouragement ou de menace.

Trois esclaves étaient penchés sur un des leurs couché sur la mousse. Dès qu'ils virent les chevaux, les trois esclaves indemnes s'inclinèrent puis se retirèrent dans les buissons, laissant le blessé gémir seul.

Les deux Élus mirent pied à terre et s'approchèrent. Navak lança quelques paroles sifflantes. Le blessé murmura quelques syllabes. Pendant le court dialogue, qu'il ne put comprendre, Alexandre s'était penché sur une jambe horriblement fracturée.

— Il faut le transporter quelque part ! pensa fortement Alexandre.

— Père, vous oubliez la loi ; il va mourir.

— Il n'est pas mortellement blessé !

— Il est inguérissable, père.

— C'est impossible ! Il se trouve bien un médecin sur la planète !

— Père, je dois faire mon devoir. Ne me parlez pas.

Navak se redressa et regarda le ciel en silence. Après trente secondes, Alexandre n'y tint plus :

— Que fais-tu ?

— J'ai appelé Mérid. Elle sera là dans quelques instants.

— Qui est Mérid ? s'inquiéta Alexandre.

— L'Élue toujours vêtue de noir, chargée de la mort.

— Va-t-elle tuer cet homme ? s'effraya Alexandre.

— Elle accomplira la loi.

— La loi ! Cet homme a le droit de vivre !

— Père, nous n'avons plus rien à faire ici. Cet esclave, comme un loup

www.claude-gerard-garazi.com janvier 2014

blessé, sera laissé ici sans soin pour le corps.

— Je protégerai cet homme ! s'exclama Alexandre à haute voix.

— Père, vous n'avez pas le droit d'intervenir.

Mérid apparut soudain ; ses ornements étaient d'onyx, ses cheveux de jais, ses yeux sombres, sa tunique d'un noir profond : elle semblait avoir cinquante ans ; son visage était calme, sans haine, neutre. Elle se pencha au-dessus du blessé qui se voila les yeux d'une main tremblante. Lentement, sans hâte aucune, Mérid étendit le bras droit au-dessus du corps qui s'était recroquevillé.

Alexandre cria :

— Arrêtez ! Qui que vous soyez, vous commettez un assassinat !

Surprise au-delà de toute expression, Mérid se tourna vers l'Élu qui criait. La voix profonde résonna dans la tête d'Alexandre :

— Frère, je te reconnais… Je te rappelle que tu dois t'éloigner ; la force que je vais invoquer pourrait causer bien des dommages, maintenant que tu as perdu le contact… Retire-toi. Calme-toi.

Navak tira la main d'Alexandre qui ne résista plus ; il se sentait dépassé par les événements.

Une vapeur verdâtre descendit de la main droite tendue. Dès qu'elle toucha le corps tendu de douleur, la vapeur bouillonna et le corps devint de plus en plus calme. Mérid disparut aussitôt.

— Père, nous devons partir immédiatement.

— Nous devrions offrir une sépulture à ce malheureux !

— Père, partons !

Déjà les trois esclaves accouraient, sans respect pour les deux Élus qui n'auraient pas dû rester là, hurlèrent, se frappèrent la poitrine, et se jetèrent sur le corps dans lequel ils plantèrent leurs dents ; le sang coulait des lambeaux de chair encore chaude.

— Père, d'autres esclaves vont arriver ; les Élus n'ont rien à faire ici. Partons.

— Je te suis, mais jamais je n'oublierai ce que j'ai vu. Les Élus tuent et laissent les esclaves commettre une pareille ignominie !

— Si je n'avais pas appelé Mérid, ils l'auraient tué et l'auraient quand même dépecé. Mérid a libéré l'esprit captif et laissé le corps animal subir l'insulte.

— C'est donc Mérid qui a tué ?

— Mérid a libéré l'être. Cet être, vous pourriez l'entendre ou le voir ; il

www.claude-gerard-sauvazin.com janvier 2014

vous remercierait d'avoir été là.

— Je ne le crois pas.

— Père ! O père, quand donc retrouverez-vous vos souvenirs ?

Les deux Élus étaient maintenant à cheval ; la conversation se poursuivait.

— Et si toi, Navak, tu étais blessé ?

— Je suis un Élu, un frère me guérirait aussitôt.

— Et si je mourais demain ?

— Vous seriez enseveli avec vos trésors ; vous êtes l'un des Douze !

Les deux cavaliers rencontrèrent des esclaves qui arrivaient en courant. Un couple hagard croisa les deux Élus sans les saluer. La voix aiguë de Navak les arrêta ; ils saluèrent jusqu'au sol, s'attendant sans doute à une pénitence terrible. Navak lança encore quelques mots ; les deux esclaves se relevèrent en tremblant et partirent, peu rassurés.

— Que s'est-il passé ?

— Je leur ai rappelé notre présence ; puis je leur ai pardonné leur manque de respect.

— Et où courent-ils ?

— Ils travaillaient tout près ; ils courent à la curée.

— Pourquoi les Élus ne leur apprennent-ils pas le respect du corps humain ?

— On ne brusque pas la loi. Ils évolueront un jour lointain… Il va être midi. Il faut galoper, père. Nous sommes près d'un jardin tropical.

— Un quoi ?

— Oui, un jardin sous verre. Une serre.

— Dis-moi, Navak, quel âge as-tu ?

— Huit ans. Pourquoi ?

— Comme cela…

— Père, vous pensez en même temps autre chose : n'oubliez pas que je suis un Élu et que vous m'avez transmis beaucoup de science : je crois vous avoir fait honneur par mes résultats. Nous arrivons.

www.claude-gerard-barazin.com janvier 2014

Chapitre VII

Une hutte misérable de terre battue, de pierre et de chaume, montait la garde à l'entrée d'une immense serre.

En habitué de l'endroit, Navak sauta à terre. Alexandre l'imita. Un esclave à la tunique brune de crasse et de boue, à la peau huileuse, aux cheveux gras, vint à leur rencontre. Il prit les chevaux par la bride après avoir salué les deux Élus. Une femme parut sur le seuil ; elle serrait contre elle un bébé nu, couvert de mouches jusque dans les yeux, les cheveux rares mais collés par la graisse et la poussière. Dès qu'elle vit les Élus, la mère rentra précipitamment cacher son enfant. Une fillette la remplaça, aussi hirsute, aussi crasseuse que la mère. Elle mit les doigts de sa main gauche dans la bouche et regarda les Élus comme des objets curieux, rares et merveilleux. Un jeune homme accourut à son tour, salua, et prit les rênes que son père lui tendit. Le jeune homme, dans la vingtaine, portait la même tunique sale que ses parents, mais ses cheveux étaient plus propres, sa peau plus nette ; il devait, selon Alexandre, apprécier le lac tout proche.

— Père, fit la voix intérieure de Navak, je laisse mes pensées aller vers vous pour que vous suiviez la conversation que je vais avoir avec ces esclaves… Père me charge de le guider aujourd'hui ; nous venons goûter aux fruits magnifiques que tu cultives… Arbak m'a répondu que l'honneur était trop grand pour lui, de recevoir deux Élus en même temps… Laisse-nous, Arbak, mange en paix avec ta famille, nous visiterons seuls ta belle serre… C'est nous qui lui avons construite, c'est nous qui consommons ses fruits.

— Pourquoi la fillette me regarde-t-elle ainsi ? Je croyais que notre nudité était admise.

— Elle regarde les Élus, non leur nudité. Entrons, je connais le chemin.

Un paradis de couleurs s'offrit à la vue d'Alexandre. Des fruits magnifiques luisaient dans la pénombre : pêches, abricots, raisins, dattes, cerises, prunes et d'autres encore qu'il ne reconnaissait pas.

— Ces fruits, s'étonna mentalement Alexandre, ne devraient pas se trouver ici ensemble !

www.canal-erain.skyrock.com janvier 2014

— Père, souvenez-vous, nous aidons la nature ! Les esclaves nous admirent justement de pouvoir appeler ici ces fruits d'ailleurs, de les faire pousser à notre guise. De plus, père, c'est vous qui êtes, entre autres, responsable de leur belle ordonnance. Souvenez-vous, l'an passé, vous avez fait fouetter un esclave négligeant qui avait omis de signaler le bris d'une grande vitre dans la serre.

— Fouetter !

— Père, c'est la loi, la seule loi qu'ils connaissent. Tout à l'heure, je vous ferai visiter l'habitation collective sur la colline. En sortant, il vous faudrait bénir la famille, car vous êtes un dieu pour eux qui vivent de l'échange, vous êtes un dieu pour ceux qui font naître et grandir des plantes et des animaux.

— Moi, bénir ! Comment dois-je m'y prendre ?

— Père ! Qui donc vous a ensorcelé ?... Vous faites le salut au soleil puis vous transmettez son énergie radieuse à ce qui vit. Vous êtes le messager de l'ordre cosmique.

— Navak, Navak ! Je ne suis rien de tout cela !

Alexandre cessa de manger, même s'il était capable de penser tout en croquant une pêche juteuse à souhait.

— Navak ! C'est une gigantesque méprise ! Je ne suis qu'un homme comme ces esclaves !

— Père, vous êtes l'un des Douze. Tous vos frères vous reconnaissent. Portez votre tenue rituelle, revenez ici et vous verrez la réaction des esclaves ! Ils ramperont devant vous et, après votre départ, crieront partout que vous les avez honorés de votre visite et de votre bénédiction ! Pour le moment c'est Magpati, notre Maître, qui vous remplace et qui permet aux fruits de pousser aussi bien.

— Sortons par une autre porte, je t'en supplie. Je ne puis tromper ces gens !

— Qu'importe que vous ne sachiez plus qui vous êtes. La force sera quand même là. Je suis chargé par vos pairs de vous le rappeler.

— Non, non… Soit… Navak, montre-moi comment je dois bénir.

Navak sourit d'aise et cueillit tout exprès une figue mûre.

— Mangez, père… Nous nous retirerons là au fond, pour que personne ne nous voie tandis que je vous rappelle un geste que je n'ai pourtant pas le droit de copier.

Navak prit une attitude si recueillie qu'Alexandre se sentit impressionné : un frisson le parcourut, montant de ses pieds vers le sommet de la tête. Dès qu'il répéta le geste, dirigé par les pensées précises de Navak, une grande énergie le parcourut, partant cette fois de son crâne pour descendre dans ses bras et dans ses doigts qui le démangèrent.

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

— C’est bien, père, vous avez conservé votre force. Allons vers les esclaves, puisque nous sommes rassasiés.

— Navak, je crois que je n’ai pas le droit.

— Père, vous êtes un des Douze, vous avez tous les droits. Seul le Suprême peut vous blâmer et vous retirer votre force… Non, vous n’avez pas besoin de votre tenue rituelle. Dès que vous ferez le premier geste, ils comprendront, ils sauront qui vous êtes ; aucun autre, parmi les Élus, n’a le droit de vous imiter.

La famille attendait les compliments. Navak cria rapidement quelque chose. Aussitôt le jeune homme courut chercher ses outils de jardinier et les posa devant lui. La famille s’agenouilla, plia le tronc, allongea les mains et heurta le sol d’un front respectueux. Alexandre, dirigé par Navak qu’il avait supplié de dicter le détail des gestes rituels, bénit la famille et les outils. Navak pria Alexandre de sortir de son étonnement et de se retirer : les esclaves devaient rester jusqu’au départ des Élus, le front au sol, à murmurer des prières de remerciement.

www.claude-gerard-sarrazin.com jackie zilla

Chapitre VIII

Les chevaux restèrent à l'extérieur et les deux Élus entrèrent dans la grotte. Alexandre ne vit d'abord rien, mais ses narines frémirent : l'odeur était aigre, mélange de fumée âcre, de viande à la broche, de légumes abandonnés à leur sort, d'immondices divers, de sueur et de boue fraîche.

Dès que les Élus entrèrent, un grand silence se fit, un bébé hurla : une main lui ferma la bouche. Partout, des bustes inclinés saluaient les visiteurs.

Peu à peu, les yeux s'habituèrent à la pénombre ; la lueur des torches fumeuses jouait sur un tas de femmes et d'enfants installés près du feu, des hommes jeunes ou vieux réparaient des instruments de chasse ou de pêche.

Un hercule grisonnant s'inclina et parla. Navak traduisit aussitôt :

— Cette nuit, une femme a mis au monde des jumeaux. On avait prédit à la mère qu'un de ses fils deviendrait un Élu. Je vais prévenir Kaevah.

— Qui est Kaevah ? demanda Alexandre à Navak.

— Kaevah est chargée de reconnaître les nouveau-nés. Celui-ci était attendu.

— Pardon, ceux-ci.

— L'un d'eux mourra.

— Va-t-elle le tuer ? gronda mentalement Alexandre.

— Kaevah libérera l'esprit égaré. Il partira dans un autre univers et s'incarnera pour le mieux. Un Élu ne peut pas avoir un jumeau esclave. Le jumeau égaré retournera dans son monde et choisira ensuite son univers.

— Et si la mère réagit comme une lionne pour défendre ses enfants ?

— Elle sera endormie pendant que nous nous occuperons de ses nouveaux-nés.

— Et si, quand elle se réveille, elle s'aperçoit de la disparition ?

— Elle acceptera la loi.

— Et si elle n'accepte pas, qu'elle défend son bien par désespoir ?

— Elle meurt.

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

— Elle… mais…

— C’est la loi cosmique, la loi d’équilibre.

Quelques instants plus tard, une jeune femme, grande et svelte s’avança ; elle n’avait pas plus de trente ans, sa démarche calme et souple faisait penser à un grand félin. Elle regardait avec sérénité les gens et on ressentait immédiatement son autorité ; elle était une Élue et son jugement était sans appel.

On pouvait admirer un visage ovale d’une grande pureté et des traits harmonieux et nets ; des yeux bleus indigo, semblables aux plus lumineux saphirs, illuminaient son teint pâle légèrement rosé ; des cheveux de jais très longs retombaient gracieusement sur ses épaules. Semblable à une majestueuse rose rouge, elle portait une tunique de velours rouge, brodée de rubis, qui rehaussait encore sa beauté ; des sandales ornées de fils d’argent agrémentés de rubis et de perles reliaient à la terre la belle fée.

Son apparence magnifique jurait avec les lieux pauvres et crasseux mais son Travail était sacré ; elle seule pouvait déterminer le sort de l’enfant naissant.

Elle s’avança calmement vers la couche misérable où la jeune mère dormait, épuisée par l’accouchement ; la jeune mère tenait les deux bébés très petits au creux de ses bras ; personne ne s’était occupé de les nettoyer, ils vagissaient. Sous le regard scrutateur d’Alexandre, Kaevah commença à murmurer des mots inconnus tout en traçant des cercles de sa main droite juste au-dessus de l’un des bébés, qui se calma rapidement ; Alexandre vit une sphère lumineuse de couleur mauve descendre sur le petit corps ; il constata qu’un bébé transparent était bientôt à l’intérieur de la sphère qui montait lentement ; un faisceau de lumière se dessina et emporta le bébé ; la bulle vide redescendit et disparut. Le bébé de chair ne bougeait plus, tandis que l’autre continuait à vagir. Kaevah enveloppa ce dernier dans un drap impeccable et elle expliqua mentalement :

— La nourrice du petit attend depuis plusieurs jours cette naissance pour s’occuper parfaitement de lui. Même s’il est petit, ses pouvoirs extraordinaires seront précieux pour nous ; il grandira rapidement au Temple ; je m’occuperai de lui et de son énergie vitale ; les soins dont il sera entouré favoriseront sa croissance physique et je m’assurerai qu’il reste bien relié à son incarnation précédente jusqu’à l’âge de six ans, afin qu’il ne perde pas ses pouvoirs… Je le reconnais, il portera le nom d’Arkapa et sera parmi les Douze.

On entendit dans la grotte les pleurs et les cris de la mère qui s’éveillait.

Sans s’émouvoir, Kaevah ajouta :

— Frère Okand, le Maître me prie de te demander de rentrer au plus vite. Grâce à la puissance de notre cercle, nous devons tenter encore une fois de ramener tes souvenirs.

www.monde-pour-demain.com janvier 2014

Kaevah s'évapora avec le bébé.

Alexandre demanda des précisions :

— Que va devenir l'enfant Élu ?

— Il sera élevé par les Élus… Je ne connais pas tous les détails… Ce n'était pas de vos attributions… Les enfants du Temple sont fils d'esclaves à la naissance, mais chacun présente des dons particuliers reconnus par Kaevah. Ces enfants, je pense, sont pris en charge par le Temple qui les confie à des nourrices et, à mesure qu'ils avancent en âge, des Maîtres développent leurs capacités et leurs dons naturels. Les Élus se chargent d'eux et leur enseignent dès l'âge de quatre ans ; je pense qu'il existe des classes différentes pour chaque talent à développer. Les enfants qui ne sont pas adoptés demeurent au Temple et continuent leur apprentissage, puisque les quarante-huit Élus sont leurs enseignants.

* * * * *

Les Douze étaient réunis. Alexandre avait retrouvé sa belle tunique sinon sa belle humeur. Le Maître lui demanda ses commentaires :

— Je trouve honteux que des Élus vivant dans un pareil palais acceptent que des esclaves survivent comme ils le peuvent dans une grotte aussi infecte.

— Frère, tu vas comprendre.

Les yeux d'Alexandre se fermèrent et une douce torpeur l'envahit.

D'un brouillard jaunâtre naquit une image de plus en plus nette : une foule d'esclaves, tas grouillant et malpropre ; l'image fut balayée et remplacée rapidement par une autre image : un cercle de personnages vêtus de tuniques admirables, qui semblaient contempler un dieu lointain. Une fraction couvrit le champ visuel : le numérateur était d'or pur et il ne comptait qu'un chiffre : le un ; le dénominateur, cent mille, était de boue molle étalée sans grâce sur un rocher ensoleillé. Des racines remplacèrent le rocher ; une tige s'éleva, effaça le chiffre d'or et une fleur mauve s'épanouit : les racines plongeaient dans un terreau noirâtre, la fleur mauve se détachait sur un fond de verdure illuminée. La voix du Maître intervint, tandis que le brouillard réapparaissait et qu'Alexandre reprenait ses esprits.

— Telle est la loi. Tu peux ouvrir les yeux. As-tu d'autres commentaires, frère ? Cela ne te rappelle-t-il rien cependant ?

— Pourquoi n'avez-vous pas interdit l'anthropophagie ?

— Ils ne sont pas mûrs.

— Vous ne les aimez pas !

— Aimer ? Les temps ne sont pas venus.

www.club-perceval-sartazin.com janvier 2014

— Et elle, cria Alexandre, en pointant un index vengeur vers Kaevah, de quel droit a-t-elle tué un nouveau-né ?

La voix grave et douce du Maître répondit :

— Ne crie pas, frère, nous sommes entre Élus. Le corps n'a pas à s'exprimer ici, dans le temple.

— J'en ai assez ! lança Alexandre à pleins poumons, en se dressant sur son siège. Je ne suis pas des vôtres, et je ne serai jamais des vôtres !

Les Onze disparurent. Alexandre resta seul ; il se sentit ridicule. Il s'assit, la tête dans les mains, bien incapable de sortir de cette pièce circulaire.

Une lueur attira son regard : en face de lui, sur son siège habituel, Osama venait de réapparaître. Sa belle voix résonna dans la tête maintenant calmée :

— Okand… me reconnais-tu ?

— Je ne sais plus… Je t'aimerais, oui ; mais je ne puis accepter que tu t'identifies à ces monstres.

— Tu blasphèmes, frère Okand… Les Dix m'ont déléguée et m'ont accordé une puissance supplémentaire dont ils se sont démis pour ouvrir ton esprit rebelle. Je dois, à cet instant, faire fi de ta volonté.

— Je refuse…

Mais l'ardeur d'Alexandre s'évanouit rapidement. La douce torpeur prit de nouveau possession de son être et un brouillard mauve couvrit son champ de vision ; ses yeux se fermèrent.

La voix d'Osama résonna.

— Souviens-toi…Souviens-toi… Tu fus poète, et tu gravais pour moi ce que le Suprême t'inspirait. Souviens-toi.

Alexandre se sentait léger, lointain.

Il entendit sa propre voix commenter les images qui défilaient en lui. Images étrangement colorées, irréelles, directement nées du monde affectif qui répondait en gémissant doucement à ce bonheur qu'il ne reconnaissait pourtant pas.

Tout était si beau.

Ciel bleu des après-midi, ciel rose des crépuscules ;

Sable froid du matin, sable brûlant de midi, sable câlin de la nuit ;

Embruns vivaces de l'aurore, embruns parfumés des heures chaudes ;

Caresse de l'eau bleue sur notre corps somnolent,

www.claudegerard-barrazin.com janvier 2014

Caresse mauve de l'eau transparente sur notre corps gavé de lumière ;

Gangue dorée qui pleut du soleil naissant sur notre être à peine éveillé,

Rayons brûlants qui se mêlent à l'écume,

Reflets rutilants du soleil mourant ;

Paysages familiers, chuchotement confidentiel des vagues

Qui se brisent sur le sable.

Dernier soir au bord de l'eau,

Dernier bain dans la nuit,

Silence sous la lune blanche,

Tiédeur de la caresse,

Solitude à deux,

Gouffre noir sous la pâleur argentée.

La voix se tut et les images défilèrent en silence. Alexandre tremblait doucement, inondé de douceur heureuse, incapable de protester contre l'invasion de ces souvenirs venus d'ailleurs.

Le brouillard mauve s'infiltra dans la dernière image et, rapidement, envahit tout le champ de conscience du Terrien en pleurs.

Alexandre ne pensa rien, ne dit rien, ne bougea pas. Un long moment passa. Puis il ouvrit les yeux et vit Osama tout près de lui. Il pensa :

— Osama, ô que je t'aime en cet instant. Tu es une grande magicienne. La vie que tu m'as montrée est merveilleuse ! Pourquoi me tortures-tu ainsi ?

— Okand, tu as revu ton passé, notre passé. Quelle émotion pourrait bien te rendre à toi-même et à notre univers qui ne peut longtemps vivre sans toi ? Je vais te laisser aux mains de Bharg qui ôtera le poison de ton corps. Peut-être retrouveras-tu le chemin de la connaissance. Qui t'a ainsi ensorcelé ? Une femme ? Un démon ? Un magicien ?

— Personne. Je suis un Terrien.

— Viens, je t'emmène chez Bharg. C'est un Élu, mais il ne peut se déplacer comme nous.

En un éclair, sans chercher à articuler sa pensée, Alexandre aligna le raisonnement décisif :

— Si je suis en train de perdre la raison, tant pis. J'accepte tout. Ce ne peut être un rêve que je vis ; il dure trop longtemps. Je ne puis avoir raison contre tous. Adieu logique, adieu raison. Je me laisse faire. Je suis peut-être Okand.

www.claude-gerard-sorazio.com janvier 2014

Même si cette adorable Osama n'est qu'une magicienne de haut vol, je ne cherche plus à comprendre.

— Ah ! Okand, je suis heureuse de constater que tu progresses ! Mais nous devons te rendre au plus vite le pouvoir d'endiguer l'émission de tes pensées.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait dès ce matin ?

— Tu reviens de si loin ! Nous ne pouvons faire plus.

Alexandre perçut une onde d'amour le parcourir. Il tenta de serrer doucement Osama dans ses bras. Elle recula vivement et l'univers disparut.

Alexandre se retrouva dans l'oratoire de Bharg.

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

Chapitre IX

Alexandre put rencontrer le regard amical de Bharg qui le saluait.

Bharg portait la tunique de lin écru, le triple rang de perles blanches ; Alexandre rendit le salut et se demanda quelle langue il devrait employer. La réponse lui arriva :

— Tous les Élus, frère, parlent la même langue.

— Je te salue, frère, répliqua Alexandre à jouer son rôle avec conviction. Fais de moi ce que tu dois faire. Suis-je encore dans le temple où j'étais tout à l'heure ?

— Non, Okand ; tu es très loin. Regarde par la fenêtre.

La main de Bharg approcha d'une étoile à cinq branches et une large fenêtre s'ouvrit sur une magnifique plage bordée de palmiers bercés par le vent.

— Pourquoi aller si loin ? s'étonna Alexandre. N'y a-t-il personne parmi les Douze qui soit capable de s'occuper de moi ?

— Frère, répondit Bharg aussi tranquillement, nous ne choisissons pas nos rôles. Le Suprême seul décide. Je suis le guérisseur de notre ethnie. Frère, je ne pensais pas avoir à traiter le grand Okand. Je suis désolé d'apprendre que tu as besoin de moi, et aussi très heureux de pouvoir m'occuper de toi.

Alexandre dut ôter sa tunique — un esclave semblable à son « valet de chambre » s'en occupa — et s'allonger sur un divan duveteux. Dès que Bharg se pencha au-dessus de lui, Alexandre vit des flammes bleues autour de la tête et des mains de son thérapeute.

— C'est l'énergie que j'utilise, répondit aussitôt Bharg à la question involontaire de son patient. Frère, je ne sais que penser. Ton corps est rempli de poisons incroyables. Si je ne te connaissais pas, je croirais que tu es un esclave déguisé. Extérieurement, ton corps est celui d'un Élu, mais sa texture est très primitive. Qui donc possède un pareil pouvoir dans l'univers que tu as visité pour te changer ainsi ?

— Je ne sais plus. Peux-tu me transformer ?

— Oui. Mais ce sera bien plus long que de transformer un enfant. Quand

www.cafe-conte.fr-zm.com janvier 2014

j'ai transformé ton fils Navak, je n'ai eu besoin que de quatre jours. Pour toi, je ne sais encore. Mais je dois le faire : tu t'es dévoué à la cause commune en visitant un univers dur et cruel que nous n'osions visiter nous-mêmes. Ah ! si tu mourais immédiatement, tu pourrais revenir parmi nous, ce serait plus facile. Tu sembles hésiter ? Mais personne ne peut abréger tes jours. Seule Mérid pourrait tenter de séparer ton esprit de ton corps ; mais elle serait bannie des Douze, et perdrait son pouvoir. Je vais t'endormir un instant. Ton fils te ramènera ensuite. Osama te conduira au palais et Navak t'aidera ensuite.

Une torpeur dorée tomba comme une chape sur le corps d'Alexandre qui perdit connaissance.

* * * * *

Dans le temple secret, sans portes ni fenêtres, les trois Maîtres arrivèrent en même temps, se saluèrent et méditèrent longtemps.

Le Maître était venu chercher conseil et force auprès de deux conseillers secrets, Baki, vêtu de noir et Moï, vêtu de jaune. Les tuniques et les ornements étaient identiques ; les visages graves n'avaient en commun que leur force intérieure. Les trois Maîtres ne se rencontraient que pour les décisions graves mettant en cause l'équilibre de l'univers.

Baki ouvrit le premier sa pensée :

— Frères, les Douze doivent user de leur autorité. Un Élu ne peut ainsi se perdre. Faites fi de sa liberté sacrée. L'ordre est menacé. Tel est mon avis.

— Je suis du même avis, acquiesça Moï.

— Je m'incline, conclut Magpathi. C'était aussi mon opinion avant de vous rencontrer, mes frères. Mais je vous fais part, frères, d'un doute désagréable : Okand est-il le même ? Nous ne retrouvons rien de ses souvenirs en lui, malgré tous nos efforts. Son esprit semble évaporé.

— Méditons encore, proposa Baki.

Le Maître vêtu de jaune rompit le silence mental.

— Le Suprême nous envoie une grande épreuve. Soyons prêts. De grands bouleversements sont prévus. Le Suprême ne m'a pas livré son secret.

— Je crains, poursuivit Baki, que cette épreuve ne soit décisive. Le Suprême reste silencieux.

— Je vois un nuage, ajouta Magpathi. Il transporte un orage dans ses flancs. Mais le Suprême ne m'a pas instruit non plus. Frères, restons unis.

Les trois Maîtres se saluèrent et disparurent.

* * * * *

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

Quand Alexandre reprit conscience, il était allongé sur son lit, dans sa chambre, et Navak veillait sur lui.

— Père, les Onze vous attendent.

En grande tenue, les Douze prirent place sur le gradin supérieur ; en compagnie de quarante-huit Élus, ils saluèrent le soleil couchant. Alexandre n'éprouvait maintenant aucune difficulté à partager ce rituel.

Quand il se retrouva dans le fauteuil aux émeraudes, dans le temple cylindrique, Alexandre était décidé à accepter tout ce qu'on lui proposerait.

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

Chapitre X

Le soleil était déjà à mi-course.

Alexandre et Navak avaient longuement chevauché. Navak s'inquiéta :

— Père, nous sommes très loin de notre palais. Il faudra penser à nous restaurer.

— N'y a-t-il aucune plante comestible dans un aussi beau paysage ?

— Je l'ignore père. Vous êtes le Maître de ce qui pousse…

— Bon… alors, je vais tenter… Non, il est encore trop tôt. Continuons.

— Père ! Nous approchons de la limite.

— La limite ?

— Oui, nous allons... regardez !

— Je vois en effet... Qu'est-ce que c'est que ça ?

Alexandre découvrait une sorte de frontière continue rappelant l'air chaud, transparente et mouvante, celle qui apparaît au-dessus des routes surchauffées.

— Pouvons-nous passer au travers ou…

— Il faut nous projeter de l'autre côté.

— Nous… Comment fait-on ?

— Père… vous avez oublié cela aussi ?

— Sais-tu ?

— Oui, père…

— Alors, dicte-moi.

— Père !

— Oui, dicte.

En voyant le visage tendu de Navak, Alexandre décida que le mieux serait de revenir, surtout qu'ils auraient probablement à rencontrer un peuple inconnu et l'absence de vêtements ne les mettait pas dans une situation idéale.

— Bon, nous reviendrons demain, ce sera suffisant pour aujourd'hui. Retournons au domaine. Demain matin, nous partirons très tôt, nous serons ainsi

www.claude-gerard-barazin.com janvier 2014

frais et dispos.

Navak respecta la demande de son père : ne rien dire encore au sujet de la prochaine aventure en territoire interdit. Personne ne posa de questions à Alexandre. Il salua son épouse comme à l'accoutumée avant d'aller dormir seul dans sa chambre.

Le lendemain matin, après la cérémonie du lever du soleil, Alexandre et Navak partirent à cheval sans vêtements comme la veille ; ils avaient mis leurs magnifiques tuniques blanches en satin duchesse dans un sac à dos porté par Alexandre, qui avait ajouté le magnifique sautoir d'Okand en or serti d'émeraudes et diamants. Ils avaient décidé de ne porter les vêtements que peu avant d'arriver à la barrière d'air chaud, après s'être rafraîchis dans un petit ruisseau qui serpentait tout près. Nul besoin de serviettes : il ferait suffisamment chaud pour que la peau sèche rapidement.

L'air neuf du matin les revigorait ; le ciel d'azur était illuminé par les rayons orangés du soleil ; une brise légère soufflait et chassait les derniers petits nuages ; Alexandre était ravi.

Ils retrouvaient facilement le chemin et, tout en chevauchant, ils mangèrent quelques fruits que Navak avait pensé à emporter dans son sac en bandoulière.

Arrivés devant la barrière d'air brûlant qui les empêchait d'avancer, ils retrouvèrent le ruisseau ; ils enfilèrent leur tunique ; puisqu'ils n'avaient pas de miroir à leur portée ils se regardèrent l'un l'autre et Navak installa le sautoir de son père ; il sourit, satisfait.

Ils laissèrent leurs chevaux paître tranquillement à côté du ruisseau ; ensemble ils seraient plus calmes ; ils étaient très bien dressés, et il n'y avait rien à craindre pour eux.

Alexandre regarda Navak dans les yeux et lui dit :

— Allons, montre-moi, ne perdons pas de temps !

Inspirant profondément, hésitant, Navak finit par se décider. Il montra les gestes : les doigts, les mains, les jambes, la tête. Alexandre imita, corrigé en détail par Navak.

— Et ensuite ?

— Vous prononcez le mantra après avoir visualisé les lieux. Vous regardez le paysage qui nous entoure et vous choisissez…

— Là, juste en face, sur ce rocher, ce sera parfait pour arriver et voir au loin. Que dois-je…? Un instant ! Et toi ?

— Si je pose ma main sur votre flanc droit, je vous accompagnerai.

— Alors, place ta main… Le mantra ?

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

Navak articula syllabe après syllabe. Alexandre put en compter six. Il demanda que Navak répète encore quelques fois avant de lancer le pouvoir.

Alexandre fixa le rocher, prit son souffle et lança à haute voix, à la grande surprise de Navak habitué au silence.

Les deux voyageurs se retrouvèrent immédiatement sur le rocher.

— Merci, Navak. Tu es un bon professeur.

— Père, je ne fais que réveiller votre pouvoir !

— Regardons un peu… Mais… c'est le même paysage de ce côté-ci !

Alexandre et Navak regardèrent une seconde fois le paysage grandiose et, tout en bas du rocher sur lequel ils étaient arrivés, ils découvrirent deux garçons de l'âge de Navak ; accroupis sur leurs talons, ils regardaient les galets d'un ruisseau tranquille, et ils observaient attentivement l'eau transparente ; ils riaient, heureux, et leur peau hâlée luisait au soleil. Les cheveux bouclés retombaient sur la nuque ; l'un des garçons était blond comme les blés, l'autre était châtain, mais le soleil lui avait pâli plusieurs mèches de cheveux qui se mêlaient à ses boucles soyeuses et légèrement mouillées. Ils essayaient d'attraper de leurs mains des petits poissons qui se cachaient sous les galets ; quand ils réussissaient à en attraper un, ils riaient aux éclats et le jetaient dans un panier d'osier posé sur un gros galet blanc.

L'Élu Navak se redressa immédiatement et lança, d'une voix autoritaire, des mots qu'Alexandre ne pouvait comprendre. Les deux garçons levèrent la tête et regardèrent, d'un air étonné mais nullement effrayé.

Alexandre sourit et parla :

— Je suis Okand et voici mon fils Navak. Et vous, qui êtes-vous ?

Les deux enfants ne répondirent pas mais Alexandre entendit intérieurement :

« Deux Élus… aîné amical… Je préviens Kimo. »

Alexandre entendit la projection. Il tenta de projeter sa pensée, en espérant que les enfants comprendraient. Il répéta sa phrase de présentation. Aucune réaction.

Les deux enfants sourirent dès qu'ils entendirent la réponse de Kimo : « Ces Élus… jusqu'à moi… conduire… attendus… »

Le garçon blond sourit et fit signe de suivre. Alexandre remercia par la parole et par la mimique. Il projeta pour Navak :

— Qui sont ces enfants ? Ils sont très beaux.

— Nous sommes sur le territoire des Iswa. Nous ne devrions pas les suivre.

— Que risquons-nous ?

www.cloud-serial-fantazia.com janvier 2014

— Rien, mais c’est interdit par la loi, ET ce sont des esclaves.

— Je dois apprendre, je dois retrouver mes souvenirs ? Alors, je découvre. Ils ne ressemblent pas à… aux esclaves anthropophages.

Précédé par les enfants, Okand, les observait attentivement. Bien bâtis et sveltes, ils avaient l’apparence d’enfants équilibrés, rayonnants de santé. Avec discrétion mais sans timidité, ils se retournaient régulièrement ; les yeux bleus de l’un et verts de l’autre étaient si vifs et si expressifs qu’Alexandre ne pouvait s’empêcher de répondre chaque fois par un sourire.

Alexandre remarqua qu’ils suivaient un sentier serpentant parmi des arbustes et des herbes sauvages qui embaumaient l’air ; au fur et à mesure qu’ils avançaient, des bruits familiers se faisaient entendre : des voix tranquilles d’hommes et de femmes qui se mêlaient aux rires d’enfants, aux bêlements de brebis et aux aboiements des chiens ; ils approchaient des habitations.

Ils débouchèrent sur une vaste clairière où avait été bâtie une très grande maison carrée aux murs de pierre grise ; les deux étages étaient desservis par un escalier en bois sur le côté ; la construction donnait une impression de solidité et de stabilité. On entrevoyait, sur le côté gauche et à l’arrière de la maison, un potager magnifiquement entretenu ; les sillons entre les légumes étaient parfaitement rectilignes et sans mauvaises herbes, signe d’un soin constant et méticuleux. À la suite du potager, des arbres et des arbustes étalaient une diversité incroyable de fruits : des figues, des poires, des pommes, des prunes, des pêches ; les branches chargées de fruits se courbaient sous le poids de cette abondance. Du côté droit de la maison, dans un enclos, une vingtaine de brebis broutaient et bêlaient ; deux gros chiens de berger les surveillaient. Dès que les chiens virent arriver le petit groupe, ils se précipitèrent à leur rencontre en aboyant amicalement ; une voix autoritaire les fit taire et les chassa précipitamment.

Alexandre regarda l’homme qui s’avançait vers eux : la démarche était autoritaire et calme ; d’un geste simple de la main, il les invita à avancer vers une table et des chaises en bois disposées sous une tonnelle recouverte de feuilles de vigne.

Solidement charpenté, l’homme était plutôt grand ; il portait une courte tunique en lin brodé, et l’on voyait ses jambes musclées. Il était dans la force de l’âge ; ses cheveux sombres, éclaircis par quelques mèches grises, auréolaient son visage aux traits réguliers ; ses yeux bleu sombre étaient scrutateurs et sévères. De toute évidence il faisait un effort pour se montrer amical ; il restait sur ses gardes.

Cet homme ne pouvait être que le chef du clan ; Alexandre se désigna sous le nom d’Okand et présenta son fils Navak. Le chef inclina légèrement la tête et dit : « Mon nom est Kimo, je suis le chef du clan ; soyez les bienvenus ». Un

www.claude-gerard-carrel.com juin 2014

léger sourire vint adoucir le ton tranchant. Alexandre perçut qu'il n'y avait aucune trace de servilité dans l'attitude de Kimo ; pour un « esclave », il était plutôt sûr de lui.

Le sourire de Kimo devint ironique. Le chef fixa Alexandre dans les yeux, puis il dit :

— Oui, je parle votre langue, aussi bien en pensée que par ma bouche. Nous sommes officiellement douze dans mon peuple à savoir communiquer ainsi. Un responsable de la tradition par clan. Et les Élus veillent à ce que ce nombre n'augmente jamais. Ils viennent sans prévenir et vérifient au hasard. En réalité, bien des nôtres ont appris… et cachent leurs talents.

— Que craignent les… inspecteurs ?

— Je l'ignore. Mais ils laissent présager le pire châtiment si nous dérogeons à la loi des douze. C'est-à-dire rendre stérile la végétation : donc plus de fruits et plus de pâturages. Ils menacent d'envoyer pour cela un Élu dont le nom ressemble au tien : Okand.

— Okand… inspira Alexandre. Je lui parlerai. L'as-tu déjà rencontré ?

— Personne ici ne le connaît. S'il pouvait être aussi amical que toi…

— Il le sera, je te le promets… Peux-tu me dire pourquoi cette barrière que nous avons dû franchir par téléportation ?

— On raconte… nos pères ont raconté… Il y a très longtemps, très longtemps, notre belle terre Ilba était habitée par un seul peuple, le mien, car nous sommes les Iswa. Un jour, sont arrivés des envahisseurs dans des bateaux que plus personne ne sait construire. Ces envahisseurs étaient venus avec des femmes qui ont eu des enfants… Et ils ont commencé à voler nos jeunes, enfants et adolescents…

— Voler ?

— Pour les manger, tout simplement.

— Les…

— Oui. Tu as dû voir les Üshouhaya faire ça, non ?

— Oui, j'ai vu. Et ton peuple ne fait jamais…

— Oh ! Nous avons dû fuir, car nous sommes foncièrement amicaux. Nous avons partagé Ilba en deux et nos ancêtres ont construit la barrière que tu as vue. Il leur a fallu beaucoup de temps, car leurs pouvoirs n'étaient pas si grands au début, ensuite ils nous ont appris comment maintenir active cette barrière et depuis, nos pouvoirs ont grandi. Je ne devrais pas te révéler tout cela, mais… je crois pouvoir te faire confiance.

— Et les Élus ? Ne peuvent-ils aider ?

www.claude-gerard-gorgazin.com janvier 2017

— Les Élus sont arrivés un jour… sans bateaux, sans rien, comme ça. Ils voulaient voir le soleil se lever au-dessus de la mer. Ils se sont installés de l'autre côté d'Ilba. Nos envahisseurs ont appris à obéir par la terreur. Mais ils n'ont pas changé, je pense.

Dès le début de l'échange, Kimo avait invité Alexandre à s'asseoir, alors que Navak discutait par bribes télépathiques avec les deux garçons qui s'étaient présentés : le garçon aux cheveux blonds s'appelait Inti et l'autre, aux cheveux châtains, portait le nom de Tamia.

Dans une longue et agréable visite des lieux, Kimo entraîna ses deux visiteurs, accompagnés des deux garçons curieux et enjoués.

Le soleil brillait et la température s'élevait ; Kimo demanda si les deux Élus voudraient bien partager le repas avec tout le clan.

Avec un grand sourire, Alexandre accepta. Navak resta de glace.

Ils se rapprochèrent de la cour, à l'avant de la maison ; une tente avait été dressée afin de protéger du soleil les nombreux convives. Une très longue table en bois sombre était prête pour le repas ; disposées au centre de la table, de grandes assiettes en poterie aux couleurs vives, peintes à la main, contenaient une grande quantité de légumes, de salades, de poissons rôtis, d'œufs durs et de petits fromages blancs. Aux deux extrémités de la table trônaient de grandes coupes pleines de fruits mûrs aux couleurs vives. Peu à peu, les membres du clan, jeunes et vieux, femmes et enfants, arrivaient et prenaient place ; seuls Kimo, Navak et Okand avaient droit à une chaise en bois. Les autres utilisaient des bancs, en bois eux aussi.

Tous semblaient attendre un événement avant de se servir. Kimo se leva, écarta les bras et inclina la tête ; les présents fermèrent les yeux et baissèrent la tête ; le silence fut total ; une vague de lumière envahit la tente.

Emu, Alexandre découvrait les sourires discrets des commensaux qui se passaient les plats de nourriture. Kimo lui offrit le plat de légumes en premier ; à l'aide d'une cuillère en bois d'olivier comme les couverts, il lui servit la nourriture dans un bol très évasé ; de l'autre côté de la table, Inti présentait le plat à Navak, qui se servit avec un sourire de circonstance, tentant d'imiter son père. Des gobelets en céramique les attendaient, déjà remplis d'eau fraîche.

Durant tout le repas, Alexandre se sentit heureux ; il avait la nette impression d'être proche d'eux, d'être à sa place parmi les membres du clan ; cette atmosphère familiale et conviviale lui plaisait infiniment ; les Iswa rayonnaient une grande simplicité, et il se sentait accepté sans réticences.

Alexandre fit des commentaires élogieux au sujet de cette excellente nourriture ; il manifesta une surprise non feinte quant à la quantité et la variété des fruits et légumes sur la table. Il raconta à Kimo que les Élus avaient donné des serres aux esclaves Üshouhaya pour cultiver des fruits et légumes exotiques

www.claude-gerard-gordian.com janvier 2014

en toute saison ; sans énoncer le nom de Okand, il rapporta qu'un Élu était chargé de faire pousser en abondance les récoltes.

Kimo lui répliqua que les Iswa travaillaient la terre, aidés par des êtres normalement invisibles qui vivaient dans les mondes subtils. Ces petits êtres se montraient sans difficulté aux Iswa pour les aider dans leurs travaux, et leur enseignaient comment obtenir des récoltes abondantes ; par exemple, la proximité des tomates et du basilic empêchaient les perce-oreilles de grignoter les tomates ; les aubergines se mariaient aux plants de courgettes ; la lavande repoussait les pucerons qui se seraient attaqués aux pétales de roses ; et bien d'autres magies naturelles de la nature. Sans compter le fait que certains d'entre eux avaient le rôle de transmettre de l'énergie nécessaire pour renforcer les différentes plantes.

Alexandre se montra attentif. Il accepta l'idée de cette collaboration bien étrange, se disant que sur cette planète, beaucoup de choses étaient nouvelles pour lui, mais ô combien logiques.

Sa surprise fut à son comble quand Kimo lui révéla que, depuis l'époque de son père, un sage vivait dans la montagne ; celui-ci les protégeait et leur apprenait à développer les pouvoirs indispensables pour survivre. Tous l'aimaient profondément. Il leur rendait souvent visite mais il leur avait néanmoins défendu d'aller dans la montagne pour le rencontrer : on l'invoquait par un simple appel télépathique.

Alexandre demanda à Kimo :

— Est-ce que je pourrais le rencontrer un jour ?

— Mais bien sûr, puisque c'est lui qui, justement, nous a avertis de votre arrivée, il y a quelques jours déjà. Nous vous attendions, toi et Navak.

Le chef se leva en souriant malicieusement et, en aparté, lança l'appel mental au sage de la montagne. Puis il revint avec son sourire, en confirmant l'arrivée imminente du sage.

À ce moment, Inti et Tamia, le visage rieur, convièrent Navak à aller jouer dans le ruisseau avec eux ; Navak ne montra aucun intérêt ; il préférerait de beaucoup rester et voir le sage, mais Alexandre dit en riant que l'exercice lui ferait le plus grand bien. Navak se sentit offensé : lui, aller jouer avec ces fils d'esclaves… avec sa belle tunique ! Alexandre, percevant les pensées de Navak, lui proposa aimablement d'enlever sa tunique et de cesser de protester ; c'était une expérience nouvelle qu'il fallait vivre. Obéissant par devoir, Navak suivit à regret les deux garçons.

Le sage appelé se matérialisa. Il s'avança vers Kimo et lui sourit en le serrant dans ses bras. Alexandre s'attendait à voir un vieillard courbé sous le poids des ans mais il découvrit avec surprise un jeune homme qui devait avoir vingt-cinq ans à peine ; très grand et svelte, la peau dorée par le soleil, des yeux

http://claude-grand-sarrazin.com janvier 2014

d'azur clair et des cheveux blond très pâle, presque blancs, il portait une tunique de lin blanc, très simple, mais elle lui accordait l'allure d'un prince. Un discret halo de lumière nacrée semblait l'entourer.

Tous s'étaient levés d'un seul mouvement et montraient un grand respect envers le sage ; les yeux brillaient de joie ; les enfants encore présents s'approchaient de lui et il leur caressait les cheveux ; en souriant, le Maître fit un geste d'invitation à s'assoir.

Alexandre resta debout et annonça en inclinant la tête : « Je suis Okand ». Le sage lui sourit et répliqua : « Je suis Imelthe ». Alexandre ne put s'empêcher de l'observer pendant qu'il discutait à voix basse avec Kimo, qui lui répondait très respectueusement.

Soudain, Imelthe s'adressa directement à Alexandre :

— Viens, nous devons parler de choses importantes. Suis-moi…

Après avoir marché quelque peu pour s'éloigner, Imelthe proposa à Alexandre de poser sa main sur son épaule droite afin qu'il puisse le suivre dans la téléportation.

Ils se matérialisèrent dans un bosquet, à l'ombre douce, devant un petit pavillon rond en marbre blanc ; des colonnettes légères et torsadées en double rang soutenaient un toit arrondi.

Imelthe et Alexandre marchèrent sur la mousse verte et douce ; ils grimpèrent quelques marches et s'arrêtèrent à l'intérieur du pavillon ; le sol était recouvert d'albâtre d'un blanc immaculé ; une frise de lapis-lazuli bleu veiné d'or s'étalait tout autour de la pièce, telles des vagues marines capables d'adoucir cette accablante canicule.

La base des colonnettes torsadées formait un banc pour s'asseoir et parler ; des coussins de satin blanc ornaient ce banc. Quelques fauteuils d'ébène orné d'or formaient un contraste raffiné. À travers les branches, tout près, on pouvait deviner une jolie petite cascade, dont on entendait le frais jaillissement parmi les rochers ; des oiseaux colorés prenaient leur bain en pépiant joyeusement.

Imelthe s'assied sur un grand coussin de satin blanc et invita Alexandre à en faire autant.

Alexandre se sentait confus et mal à l'aise sous le regard intense d'Imelthe, qui lui dit calmement :

— Tu n'es pas Okand, tu portes ses bijoux et ses vêtements luxueux, mais tu n'es pas Okand ; je le connais très bien. Alors, pourquoi cette mascarade ?

— En effet, je ne suis pas Okand, mon nom est Alexandre ; depuis qu'on m'a téléporté ici, sur cette planète, je ne comprends plus rien. J'ai bien essayé de le dire aux Élus, mais rien à faire ! Ils me répètent que je suis Okand, que mon séjour sur la Terre a contaminé mon esprit et que je suis devenu amnésique.

www.nouveau-magazine.com janvier 2014

Mais moi, je sais bien que je ne suis pas Okand. Enfin vous me croyez, vous ! Que dois-je faire, Maître, pour les convaincre ? Surtout je voudrais rentrer chez-moi et reprendre ma vie d'avant.

Le visage d'Imelthe s'adoucit immédiatement, soulagé de constater qu'Alexandre ne cherchait pas à le tromper.

— Bien, nous allons tout d'abord nous débarrasser de nos tuniques ; tu te sentiras plus à l'aise, car la chaleur est vraiment intense et tu transpires à grosses gouttes.

D'un geste prompt, Imelthe retira sa tunique et la lança sur l'un des bancs, imité sans hésitation par Alexandre. Le Terrien ne put s'empêcher d'admirer, pendant un court instant, le corps splendide d'Imelthe.

— Ensuite, tu vas me tutoyer. Mon nom est Imelthe, et nous sommes Frères. Ton nom éternel est Palikat, et je t'appellerai ainsi.

— Oui, Maître ! Pardon… je voulais dire… Imelthe ! Vous… pardon… tu dis que nous sommes Frères ! Mais, quand même… comment…?

Alexandre reprit confiance en lui et poursuivit :

— Imelthe, tu m'as dit que tu connais bien Okand ; comment est-ce possible, puisque tu habites la montagne comme un ermite et tout semble te séparer des douze Élus ?

— Il y a maintenant au moins douze mille ans, nous étions ensemble, toi et moi, ainsi que bien d'autres frères et sœurs… J'ai très peu de souvenirs antérieurs de cette période déjà bien lointaine… Nous vivions dans des temples extraordinaires, très lumineux ; nous maîtrisions de magnifiques pouvoirs… nous fréquentions les dieux… C'était…

Sa voix se brisa sous l'émotion. Il constata qu'Alexandre tremblait intérieurement. Il prit sur lui-même pour continuer :

— Après l'Egypte, j'alternais les incarnations… L'une sur la Terre, l'autre ici… Seulement après l'Egypte, je tiens à préciser… J'ai pu aider au réveil… Un groupe m'a suivi… Nous sommes devenus les Élus… Mais… mais… quelque chose s'est produit… Ils n'ont pas tenu… Une nouvelle Force s'est manifestée. Ce fut progressif. Je n'étais pas toujours présent, évidemment, mais le groupe était permanent. Comme sur la Terre, ils ont cru que les initiés ne devaient jamais procréer. Mais ils voulaient la permanence. Ils ont donc pris des enfants autour d'eux. Ils les ont volés. D'abord en cachette… Les parents, occupés à survivre, pensaient qu'un animal féroce avait dévoré l'enfant ou qu'un ennemi l'avait pris comme esclave… Puis, le temps passant, ils ont organisé ce que tu connais… On ne m'attendait plus, on préférait m'oublier, mais je m'imposais et je redevenais le Grand Maître.

Un silence régna. Imelthe reprit enfin la parole :

www.claude-sarrazin.com janvier 2014

— Voilà, il est évident que les Élus se sont trompés à ton sujet, mais ils sont tellement orgueilleux qu'ils n'admettront jamais d'avoir commis une erreur, surtout aussi grossière ; ils s'enfoncent de plus en plus dans cette erreur. Ne t'en soucie pas, tu n'es coupable de rien, tu es victime de leur orgueil démesuré. Pour l'instant, joue le jeu jusqu'au bout et avec assurance, ce sera facile puisqu'ils sont convaincus que tu ES Okand, donc tu ne les contraries pas.

Alexandre s'interrogea. Avec un sourire amical, Imelthe lui répondit :

— J'ai changé de mode de vie et ma voie est celle de la spiritualité parce que la magie est une voie égoïste, un leurre qui ne mène à rien ; je connais bien Okand, puisque j'ai été le Maître des douze Élus. À la suite d'un accident j'ai changé et j'ai laissé ma place au Maître actuel. Je me sers de la magie seulement quand c'est nécessaire et pour aider le peuple des Iswa qui sont mes amis.

Alexandre tentait de remettre de l'ordre en lui ; les questions se bousculaient dans sa tête.

Imelthe proposa de lui faire vivre le récit de son cheminement ; incapable de parler, Alexandre fit oui de la tête.

— Il y a mille ans ou plus, j'étais encore le Maître des Élus et j'aimais beaucoup parcourir les terres et les collines de notre domaine à cheval ; un jour, j'ai voulu grimper tout en haut d'une colline particulièrement abrupte ; c'était glissant, et mon cheval éprouvait de la difficulté, mais je me suis entêté ; le terrain rocailleux devenait de plus en plus glissant et, finalement, mon cheval est tombé ; il a glissé le long du ravin et il est mort, les pattes brisées. J'ai réussi à sauter à terre avant que le poids du cheval ne m'écrase mais, moi aussi, je suis tombé durement et ma tête a heurté un rocher affleurant ; évidemment, j'ai perdu connaissance et, même après avoir été secouru, j'étais dans un profond coma ; je n'en suis revenu qu'après trois semaines. Les Élus avaient tenté tout ce qui était en leur pouvoir pour me guérir et me sortir du coma, mais c'était sans espoir ; ils craignaient que je demeure à jamais dans l'inconscience. Je n'ai aucun souvenir extérieur de ces trois semaines mais, dès l'accident, un dieu est venu me voir ; j'ai vécu dans sa lumière et j'ai reçu ses enseignements. Ce dieu avait l'apparence d'un adolescent très beau, aux cheveux roux et aux yeux bleus ; il a demandé que je l'appelle le messager des dieux ; son nom sacré est Neyl. Pendant ces trois semaines, il m'a livré ses enseignements et il a ajouté que j'avais un choix à faire : soit j'enseignais aux autres et je les aidais, soit je mourais immédiatement pour reprendre dans une autre vie le Travail que j'aurais dû accomplir maintenant. J'ai choisi d'aider et d'enseigner aux autres ce que je venais d'apprendre. Neyl m'a enseigné la véritable imprégnation du Soleil, qu'en Inde on appelle le « Surya Yoga », mais ce n'est pas tout à fait un yoga parce qu'on y retrouve des éléments d'énergétique chinoise ; c'était pour préserver mes cellules de la vieillesse et, avec la pratique quotidienne de cette imprégnation, j'ai gardé mon apparence toujours égale depuis l'accident.

Chaque jour, je m'expose aux rayons du soleil, je regarde l'astre fixement pendant une dizaine de minutes et, dans une position particulière, j'absorbe l'énergie solaire qui circule dans toutes mes cellules. C'est pour cette raison que mon corps brille et ne vieillit pas. Je ne puis tout t'expliquer en une seule fois… D'autres rencontres seront indispensables, tu le comprendras…

Alexandre tombait des nues. Enfin quelqu'un qui expliquait… et qu'il pouvait comprendre ! Mais il hésitait : la position durant l'imprégnation lui était inconnue ; Imelthe lui projeta l'image et il comprit très bien : debout sur une jambe, l'autre repliée et le pied posé au creux de la cuisse opposée, bras tendus vers le ciel, mains jointes, visage de face[2]. Et bien d'autres éléments précis qu'il ne pouvait maîtriser immédiatement.

Une question lui brûlait les lèvres, mais il hésitait à la poser de crainte d'être irrespectueux ; Imelthe lui dit avec un sourire :

— Oui, j'ai soixante et un ans...

Alexandre sursauta et :

— Imelthe, j'aimerais te poser une autre question…

— Palikat, tu projettes très bien ; j'ai entendu ; tu veux savoir si je suis né d'une femme Üshouhaya dans la crasse et la misère, comme tu l'as a vu l'autre jour. Oui, Palikat, ma naissance a été semblable… et j'avais un frère jumeau qu'on a renvoyé sur Terre.

— Pourquoi toujours des jumeaux ?

— Un pacte magique particulier… Je n'y suis pour rien. Mais ce pacte peut être contourné, tu le comprendras bientôt. Tu veux savoir la suite ?

— Bien entendu ! Mais auparavant… dis-moi, ô mon ami, comment se peut-il que des Primitifs comme les Üshouhaya mettent au monde tant de magiciens ?

— Excellente question. La réponse est simple. Ce sont des magiciens venus de la Terre, tout simplement. Les Üshouhaya n'y sont pour rien. Reprenons, si tu l'acceptes…

— Certainement !

— Comme tu l'as vu récemment, et à ma naissance ce fut pareil ; l'Élue qui préside aux naissances est venue me chercher ; elle m'a emmené au Temple où j'ai été élevé jusqu'à l'âge de quatre ans ; malgré mon jeune âge, sans m'en apercevoir, je faisais de la magie ; on l'avait remarqué ; le Maître des Élus est venu me voir, je crois, par curiosité au début, ensuite il s'est attaché à moi et peu après, il m'a adopté. J'ai eu donc une enfance heureuse, j'ai aimé mon père adoptif, il m'a appris tout ce qu'il savait et il était très fier de mes progrès et de

[2] . Hatha Yoga (*haṭha yoga*) : Posture de l'arbre –Vrikshasana (*Vṛkṣāsana*).

www.claude-serge-parra.com janvier 2014

mes capacités. Évidemment j'étais devenu hautain et orgueilleux ; c'était normal pour un Élu, fils du Maître.

« Pour mes vingt ans mon père m'annonça qu'il voulait tout quitter et me laisser sa charge. J'étais prêt selon lui et, l'année suivante, je fus consacré officiellement Maître des Élus. À vingt-six j'ai eu l'accident de cheval ; j'ai tout quitté à mon tour et, depuis, je suis heureux de vivre dans la montagne, et l'Amour des Iswa me remplit de joie profonde et constante.

« Je constate que tu as encore une question !

— Oui Imelthe, pourquoi les Élus ne…?

— Tu as raison Palikat, mais ceux qui se réincarnent chez nous sont des magiciens venus de la Terre et ils le font pour être enfin libres de pratiquer la magie, parce qu'ici, ce sont des seigneurs ; et ici, il n'y a pas de chasse aux sorcières comme sur la Terre. Selon la tradition de la Terre, avoir des relations intimes signifie perdre le pouvoir magique ; ils ont tellement peur qu'ils n'ont aucune relation physique ; c'est pour ces raisons qu'ils ont besoin des enfants des autres.

— Mais… si les magiciens de la Terre arrivaient en grand nombre…

— Aucun danger de ce côté-là. Ce sont presque toujours les mêmes qui se réincarnent. Ce sont des coques bien structurées, pas tout à fait des êtres. L'être central, divin, immortel, ne suit pas toujours… Le nombre de magiciens sur la Terre est presque stable. Il ne s'en forme que quelques-uns par siècle.

— Mais le nombre d'Élus est limité et…

— Ils ont prévu cela. L'arrivant inutile… enfin, à leur point de vue… l'arrivant est renvoyé, tout simplement.

— Renvoyé ?

— Il meurt à la naissance.

— On l'aide à mourir ?

— Exactement.

— La pitié ? La compassion ?

— Des concepts inconnus.

Alexandre aurait voulu rester là, avec les Iswa, et surtout avec Imelthe ; mais il devait rentrer au domaine avec Navak et, surtout, il fallait « jouer le jeu » vis-à-vis de Navak, Osama et de tous les autres Élus.

Imelthe sourit avec douceur et lui dit : « Palikat, ton cœur est bon et loyal ; tu sais maintenant que les Élus n'agissent pas pour le mieux, et leurs explications sont mensongères ; tu ne dois pas te sentir inférieur parce que tu n'es pas encore un magicien ; continue de jouer le jeu avec eux. Ils ont amélioré

www.claude-gerard-sorazin.com janvier 2014

ton corps de Terrien, et c'est parfait ainsi. Nous nous reverrons bientôt, j'irai te chercher, je te le promets ».

Imelthe se leva et enfila sa tunique. Alexandre l'imita.

— Maintenant retournons chez nos amis qui doivent nous attendre ; ensuite, tu rentreras avec Navak au domaine des Élus.

— Oui, Imelthe, merci… merci pour tout…

Alexandre regarda longuement Imelthe ; il aurait voulu lui dire que… mais il n'y avait rien à ajouter, tout était dit. Il baissa la tête et posa sa main droite sur l'épaule d'Imelthe ; en quelques secondes, ils furent parmi les Iswa.

Navak s'impatientait ; il fallait retourner au domaine ; le crépuscule s'annonçait, il tenait par la bride deux chevaux que Kimo leur prêtait afin d'arriver au plus vite à la frontière ; Inti et Tamia avaient la tâche de ramener plus tard les chevaux à Kimo.

Alexandre salua Kimo, remercia tous les présents et sauta à cheval. Un dernier regard vers l'endroit où il avait vu Imelthe ; il vit seulement l'ombre des arbres, son Frère n'était plus là… mais il avait promis de venir le chercher…

Le retour fut silencieux, même pour la pensée. Alexandre venait de vivre des moments si merveilleux qu'il n'éprouvait aucune envie de parler, et Navak respectait ce silence ; il était soulagé que la journée soit terminée.

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

Chapitre XI

Comme l'exigeait son éducation, Navak était venu prendre ses directives quotidiennes auprès de son père.

— Il est bien tôt ! s'étonna Alexandre.

— Mon devoir est d'être là, dès votre réveil, père.

— Je souhaite aller rendre visite à Kimo ce matin, et peut-être toute la journée. Veux-tu m'accompagner encore ?

— Je dois vous accompagner, père.

— Non, tu ne *dois* pas, tu *peux*. Veux-tu ?

— Je n'ai pas à vouloir ceci ou cela. Vous dictez et j'exécute.

— Aimes-tu m'accompagner ?

— Oui, père.

— M'accompagner chez les Iswa ?

— C'est votre travail sacré. Je vous accompagnerai.

— Que feras-tu pendant cette journée ?

— Je méditerai, j'accompagnerai Inti et Tamia ; et j'essaierai de participer à leurs jeux.

— Tu n'aimes pas jouer ?

— Je ne sais pas ce que cette expression signifie. Si vous pensez que c'est un complément d'éducation, je participerai.

— C'est de l'éducation.

— Soit. Je participerai.

* * * * *

L'accueil de Kimo fut des plus chaleureux : il ne s'attendait pas à revoir Alexandre aussi vite. Aussitôt prévenu, Imelthe vint chercher le visiteur.

Ils s'installèrent dans le petit temple. Alexandre pria Imelthe de pardonner

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

cette intrusion non sollicitée.

— Oublie cela… Acceptes-tu que j'intervienne dans ta pensée et tes sentiments pour te permettre de revivre un souvenir d'une ou plusieurs vies très anciennes ?

— Bien entendu ! Je le souhaite très ardemment.

— Alors, tu vas savoir.

Allongé à l'ombre tranquille, Alexandre tentait de rêver. Le temps s'écoulait lentement. Un ciel mauve apparut sur son écran intérieur. Et la première scène se montra, vive, précise, aussi réelle que le monde auquel il était habitué.

Alexandre était couché sur le ventre, seul, sur un rocher inondé de soleil ; un aigle planait dans le ciel bleu ; tout en bas, s'étendait un désert de sable brûlant. Le jeune homme pensa qu'il serait victime d'un terrible coup de soleil s'il restait ainsi allongé sans le moindre vêtement. Il tenta de se lever ; le rocher bascula aussitôt. Alexandre rétablit l'équilibre en se recouchant immédiatement. Il leva la tête : l'aigle piquait droit sur lui. Il ferma les yeux et attendit : une douleur cuisante enflamma l'extrémité de sa colonne vertébrale avant qu'il ne soit précipité de son rocher. Le rêveur s'éveilla en tremblant, certain d'être tombé ; la douleur était encore là, furieuse ; des flammes n'auraient pas été plus féroces. La chaleur montait vers le dos, comme si l'incendie se propageait d'une vertèbre à l'autre.

D'une voix assourdie et tremblante, il demanda :

— Ô Imelthe, est-ce…

— Frère, referme les yeux et poursuis ta route sans crainte.

Toujours sur le dos, Alexandre serra les dents, partagé entre la vision intérieure et la réalité extérieure. Il sentait la transpiration mouiller son corps.

— Je vais mourir, pensa-t-il. Une maladie de la moelle épinière ne pardonne pas. J'appelle Imelthe… Je ne peux plus crier…

Alexandre s'affola ; ses membres ne répondaient plus ; son cœur était atteint à son tour et se mettait à battre à vive allure. Une voix calme résonna soudain dans la poitrine du malade :

— Mais non, tu ne mourras pas. C'est le passage.

La voix se tut aussitôt. La tempête s'apaisa. L'incendie n'était plus que braises rougeoyantes. Le corps plongeait dans une douce somnolence ; la mâchoire se détendait et Alexandre souhaita que cet instant de calme profond se prolonge. Des images mouvantes se précipitèrent puis disparurent par un trou de la conscience ; un vide bleu noir régna. Quelques étoiles naquirent ; la lune

www.claude-gerard-santain.com janvier 2011

souriait juste derrière la tête d'Alexandre qui pensa :

— Non, il n'est pas encore l'heure de se lever.

Le jour parut, tirant de sa torpeur le dormeur enroulé dans ses peaux de mouton cousues ensemble ; le jeune homme s'étira.

Tout près de lui, Kbénam, son ami d'enfance, le salua :

— Courage, Mgoha !

Et Alexandre savait qu'il était Mgoha, comme il l'avait été depuis sa naissance.

— Dans trois jours à peine, nous serons des hommes.

— Je n'ai pas peur ; je ne suis pas comme Djilba qui tremble aussi stupidement qu'une fille.

Après avoir roulé leurs peaux de mouton, les deux garçons de seize ans sortirent de la hutte et respirèrent l'air frais du matin. Une jarre d'eau avait été apportée pour eux durant la nuit.

Mgoha franchit la haie de tamaris assoiffés et regarda le mur qui entourait le village endormi, tout en bas de la longue étendue de terre rougeâtre parsemée de cailloux et de rochers jaunâtres. Il fallait attendre, manger quelques dattes une fois par jour, boire quand un ancien apportait une jarre d'eau. Pourquoi cet enfant ne naissait-il pas ? Pourquoi Kadriga ne s'accroupissait-elle pas pour laisser naître son premier enfant, destiné aux dieux ?

Le regard de Mgoha fut attiré par un mouvement à sa droite, dans un creux de rocher ; ce qu'il vit le cloua sur place ; il contint sa peur, recula lentement, mit un instant sa main sur son cœur affolé et courut vers son ami. Il murmura, haletant :

— Le Seigneur de l'oasis est ici.

Kbénam ouvrit de grands yeux effrayés. Le Seigneur de l'oasis venait parfois chercher un des garçons isolés pour l'initiation et, tandis que tous recevaient les marques rituelles, celui que le Seigneur avait choisi était amené pour être sacrifié aux dieux.

— Qui vient-il chercher ? souffla Kbénam.

Ses muscles tremblaient sous sa peau nue brulée de soleil comme celle de tous ceux de sa race.

— Cachons-nous dans les tamaris, proposa le garçon épouvanté ; dans ce bosquet, là, il ne nous verra pas.

— Le Seigneur de l'oasis sait tout. Moi, Mgoha, le plus fort de tous les jeunes Méchis, je resterai debout et je l'attendrai. Cache-toi, mon ami peureux !

Mgoha, fier et calmé, attendit sur un rocher devant les tamaris. A ses pieds,

www.claude-gerard-sanz.com janvier 2014

la terre rouge, hérissée de touffes d'alfa bleuâtre et de cailloux désordonnés, conduisait directement au chameau agenouillé. Mgoha, qui n'avait jamais vu ses pairs porter le moindre vêtement durant la saison chaude, put voir flotter au vent léger du matin la tunique blanche du Seigneur de l'oasis qui le regardait de loin. Le Seigneur de l'oasis se dirigea lentement vers Mgoha dont les jambes tremblèrent malgré lui. Dans sa bouche, l'amertume remplaçait la sécheresse du jeûne. Il sentit dans ses entrailles l'envie terrible de s'enfuir. Il ferma les yeux un court instant et décida de rester : puisque le Seigneur savait tout, pourquoi s'enfuir ? Il trouverait bien assez vite celui qu'il venait chercher.

Un voile léger couvrait le visage du Seigneur de l'oasis, un tissu plus épais couvrait la tête et le cou ; un long voile flottait depuis les épaules jusqu'aux chevilles. Le Seigneur s'arrêta à six pas de Mgoha qui le toisa du regard.

Un long silence régna. Mgoha s'imposait de rester immobile, mais son cœur battait de plus en plus fort. Le Seigneur écarta les bras sous ses voiles et articula :

— Mgoha, que la paix soit sur toi.

Surpris, ému, émerveillé, Mgoha put entrevoir une étoile scintillante qui naissait au-dessus de son crâne rasé avant d'éclater et de retomber en éclaboussures lumineuses tout autour de lui. Mgoha se jeta sur le sol en signe de soumission immédiate et déclara :

— Seigneur, si c'est ma vie que tu viens chercher, prends-la.

Un autre silence répondit à la requête du garçon. Au bout d'un moment qui lui parut interminable, Mgoha, toujours incliné, ajouta :

— N'attends pas, Seigneur. Que le sacrifice ait lieu tout de suite, avant que j'aie peur comme une femme.

Le silence tomba de nouveau. Mgoha vit que le Seigneur regardait vers le village ; le Seigneur désigna la poussière qui signalait l'arrivée d'un groupe de Méchis. Du même doigt, le Seigneur invita Mgoha à se relever et à venir près de lui. D'un signe de tête pouvant signifier un acquiescement, le Seigneur fit signe à Kbénam, qui regardait de loin, caché derrière un buisson ; le garçon comprit : il devait obéir instantanément et rejoindre Mgoha.

D'un geste tranquille, le Seigneur fit signe aux deux garçons de rester sur place et il se dirigea vers les arrivants. Mgoha souhaitait rester avec ce Seigneur extraordinaire, même si c'était pour mourir ensuite. Il regardait avec indifférence le groupe d'hommes chargés de les prévenir de la naissance attendue et de les délivrer pour les initier.

Des exclamations précédèrent un profond silence. La troupe avança au pas et s'immobilisa près des tamaris, curieuse et craintive. Douze Méchis portant une lance enrubannée de lanières de peaux regardaient avidement celui qui ne

www.lelivre-serrazi.com janvier 2014

montrait jamais son corps.

Calme et amicale, la voix du Seigneur s'éleva dans le silence :

— Je viens prendre Mgoha et Kbénam ; les dieux seront satisfaits ; honneur à Lakda, le père de Mgoha, et à Lakbri, le père de Kbénam. Mgoha et Kbénam pourront participer aux trois jours de fête, mais ils ne seront pas initiés. Ils ne deviendront jamais des Méchis. Ils ne seront pas teints de rouge. Ils sont choisis. Ils devront nous suivre tels qu'ils sont maintenant. Vous, Lakda et Lakbri, vous recevrez le prix du sacrifice.

Un éclair blanchit la scène. Un ciel de nuit piqueté d'étoiles scintillantes s'imposa.

Une nouvelle scène apparut.

Une plage de sable beige pâle, doux, uni et tiède sous les pieds, s'étendant presqu'à l'infini ; la mer bleue qui s'étire en petites vagues coiffées d'écume blanche… Solitude sereine…

Palikat prend conscience de son corps… Celui d'un bel éphèbe blond aux yeux bleu limpide, à la peau dorée par le soleil…

A sa gauche, Imelthe… Un jeune homme d'une vingtaine d'années… son frère… ils marchent sur la plage d'un pas vif, sans but précis… ils ne portent aucun vêtement… sensation de liberté, de légèreté.

Chaleur… le soleil est presque au zénith dans le ciel tout bleu ; au loin, des rochers presque blancs, abrupts, très hauts, qui émergent en une grandiose harmonie architecturale ; les vagues se brisent contre ces rochers ; aucune voie d'accès pour grimper tout en haut.

Arrivés sous un rocher, Imelthe, suivi de Palikat, tourne d'abord autour du rocher et emprunte un escalier taillé dans la pierre. Les marches sont petites, étroites et dangereusement glissantes, mais les deux jeunes gens grimpent sans hésiter pour arriver sur une plateforme naturelle. Ils s'assoient alors sur le bord, les jambes dans le vide, l'un à côté de l'autre. Le bruit des vagues puissant et régulier les berce agréablement. Ils ferment les yeux, leur respiration devient plus calme… Imelthe parle doucement :

— Maintenant, redresse ton dos, ouvre les yeux et regarde le soleil.

Palikat reste immobile, les yeux ouverts, et il fixe le soleil ; après un long moment, il se lève et un halo de lumière l'entoure, puis lentement, très lentement, ses pieds se détachent du rocher, il lévite ; il s'immobilise, ferme un instant les yeux, et découvre Imelthe à côté de lui, qui regarde encore le Soleil ; et il redescend très lentement.

Un mouvement dans l'image…

La même plage… Quelques jeune gens parlent entre eux… Palikat est

www.claude-serant-sarran.com janvier 2014

accompagné de son jeune frère Aghanak, d'un autre garçon et de deux jeunes filles…

Soudain, dans un grand rire joyeux, ils s'élancent et ils courent ; bientôt, la cadence de la course change : ils bondissent et leurs bonds atteignent quatre à cinq pas de longueur. Palikat et Aghanak mènent la danse ; leurs bonds de dix pas leur donnent l'impression de voler sur la plage.

Des brumes mauves…

Alexandre eut l'impression de s'éveiller au milieu de la nuit ; il ouvrit les yeux et découvrit avec stupeur Imelthe qui le regardait en souriant :

— Ô mon frère, ne bouge pas, reste dans l'aura de tes souvenirs… Tu parleras ensuite.

Un moment passa. Alexandre crut deviner un signe d'encouragement à parler :

— Dis-moi, ô Imelthe… ce sont des souvenirs ? Les miens ? Ou des rêves ?

— Ce sont bien tes souvenirs.

— Où cela se passe-t-il ?

— Sur la Terre.

— Il y a longtemps ?

— Très longtemps.

— Le premier, j'étais un sauvage et… Ce Seigneur de l'oasis, c'était toi ?

— Tu l'as compris.

— Et mon ami d'enfance ? Et mon frère Aghanak ?

— Tu le retrouveras ici même, bientôt, pour qu'il t'accompagne dans ta Mission parmi les nôtres. Car les deux fois, c'était ton frère cosmique, celui qui te secondera.

— Comment s'appelle-t-il dans cette vie-ci ?

— Tu le découvriras en temps et lieu.

— Alors, le second souvenir ?

— Mille ans au moins après la première séquence… Les souvenirs sont des séquences brèves, intenses, mais indépendantes. Au moment où ton âme immortelle engrangeait ce souvenir, je n'étais pas toujours présent, donc inexistant pour la séquence.

— Dis-moi, Imelthe… Il m'est déjà arrivé plusieurs fois de rêver de

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

pareilles scènes… Comment distinguer…?

— Les souvenirs se manifestent parfois en rêve. Beaucoup d'humains haussent les épaules : bah ! un rêve de plus. Alors que c'était une chance de renouer avec son passé et son être immortel.

— Encore une question… T'ai-je accompagné quand tu t'incarnais ici, sur cette planète ?

— Non, c'est la première fois que tu viens ici. Et sans devoir passer par la mort et la réincarnation.

— Et mon frère ?

— Lui aussi, c'est la première fois. Et tu le reconnaîtras, sans aucune hésitation.

— Comment ?

— Ce sera évident.

* * * * *

Pour Alexandre, le temps avait passé trop vite. Il fallait rentrer. Il était assez tôt pour aller à pied jusqu'aux chevaux.

Alexandre et Navak étaient arrivés au sommet d'une colline, à l'abri du soleil, sous les arbres immobiles.

Navak semblait prêt à parler, mais il hésitait.

— Navak, invita Alexandre, tu aimerais me dire quelque chose mais tu crains une réponse très pénible. Parle sans crainte.

— Père… vous devrez ensuite me punir sévèrement.

— Te punir ?

— Oui, la loi l'exige.

— Nous verrons cela. Pourquoi devrais-je te punir ?

— J'ai commis un sacrilège.

— Oh ! un sacrilège !

— Oui, père… je suis honteux… Je promets d'essayer, de toutes mes forces, de ne jamais plus recommencer.

— Est-ce si grave que cela ?

— Oui, père… J'ai oublié que j'appartenais à un groupe d'Élus.

— Comment ?

— Avec Inti et Tamia.

— Qu'avez-vous fait de si grave ?

www.claude-seznol-partazin.com janvier 2014

— Eux, rien… Ce sont des esclaves. Moi, oui… Je n'ai, comme excuse, que mon inexpérience…

— J'en tiendrai compte. Parle…

— Au début, j'étais immobile, je les regardais comme on doit regarder des esclaves… Mais ils sont si semblables à nous… Comme des Élus… J'ai voulu savoir… J'ai profité d'un instant dans un jeu pour poser ma main sur le bras de Tamia… Lui, il n'a même pas réagi ; moi, j'ai frémi… Je transgressais la loi fondamentale… On ne touche pas inutilement quelqu'un, encore moins un esclave. Inti m'a invité à courir avec eux pour nous jeter ensuite dans un bassin naturel plein d'eau… Quelque chose m'a poussé à les imiter… Et j'ai nagé avec eux, j'ai plongé avec eux… Le pire, c'est que j'avais oublié qu'on ne doit jamais rire, surtout avec des esclaves. Nous devons, en toutes circonstances, garder notre sang-froid, notre impassibilité… J'ai passé de longs moments avec eux… J'avais oublié la loi… Quand ils m'ont proposé de rentrer, ils avaient entendu l'appel de Kimo. Moi, je n'avais rien entendu… La punition, sans doute, commençait. Maintenant, père, vous savez tout. J'attends votre punition.

— Ma pu… Pourquoi devrais-je te punir ?

— Mais… j'ai transgressé plusieurs lois. Maintenant, j'éprouve des remords sincères, mais… je n'éprouvais aucun remords avec eux… Je suis coupable.

— Et quelle devrait être la punition ?

— Auriez-vous oublié, père ? Je vous la rappelle, mais je n'ai pas le pouvoir d'invoquer la force en vous pour projeter la sanction sur moi. Vous devez envoyer en moi une force bleu sombre, entourée de violet pâle. Cette force doit me plonger un moment dans l'inconscience, blesser mon corps, me faire souffrir un instant. Après cette inconscience, j'aurai tout oublié et je ne penserai plus à ma faute. Je retrouverai mon équilibre menacé. Si, par malheur, je retrouvais des souvenirs qui puissent me rappeler mon erreur, je devrais avouer mes manquements devant toute la communauté, et le groupe projetterait une grande force en moi. Le danger, pour moi, serait alors d'être consumé et privé de mes pouvoirs. Je redeviendrais un esclave. Père, l'instant est grave. Sévissez. Je suis prêt.

— Viens près de moi.

Alexandre prit Navak par les épaules et déposa un baiser sur la tête inclinée.

Navak était tendu, frémissant sous la tension qu'il s'imposait.

— Père… mendia l'enfant. N'attendez plus…

— Petit… Ai-je le droit de te guider ?

— La loi m'a confié à vous. Exigez.

www.claude-serrazin.com janv. 2014

— Alors… Tu ne regretteras rien, mais tu garderas le secret absolu. Personne d'autre que moi ne doit savoir ce qui s'est passé.

— Je n'ai pas perçu la sanction, père… Je risque de retomber dans l'erreur.

— Tu es très ému, petit.

— Oui, père, je ne parviens plus à maîtriser mes…

Navak soupira et ses larmes jaillirent.

— Père… mendia Navak, faites vite je… ne… peux plus…

L'intense émoi de l'enfant, la lutte perdue d'avance contre l'abandon de la maîtrise de soi, les larmes qui ruisselaient, les frémissements des lèvres silencieuses, tout bouleversait Alexandre qui contenait difficilement son émotion. Il fournit un effort prolongé avant de pouvoir murmurer :

— J'apporte une nouvelle loi. C'est mon secret, c'est maintenant notre secret. Quand tu seras avec moi, sois comme tu l'es maintenant. C'est ta véritable nature, ton vrai pouvoir. Garde ce secret.

— Père… père…

Alexandre, trop ému par cette sincérité et ce désespoir, serra brusquement l'enfant contre sa poitrine.

— Navak, tu vis la nouvelle loi. Souviens-t'en.

L'enfant tremblait, tentait de serrer les dents, mais il s'effondra et sa tête se posa contre la poitrine fraternelle. Un grand silence régna, long, sacré, relié à l'immortalité. Doucement, Alexandre libéra Navak et lui prit le bras.

— C'est notre nouveau pouvoir. C'est notre grand secret.

— Auriez-vous retrouvé vos pouvoirs, père ? murmura Navak encore frissonnant.

— J'en ai d'autres maintenant. Laisse sécher tes larmes, conseilla l'aîné en reprenant le dialogue sans paroles extérieures. Avais-tu souvent pleuré ?

— Pas depuis que je suis maître de mes actes. Un Élu ne pleure jamais.

— Tu dois maintenant feindre le respect pour l'ancienne loi.

— Les Élus sauront et me forceront à tout avouer et à plier.

— Quelque chose se produira bientôt. Je ne sais quoi, mais la loi sera changée, et tu pourras vivre comme tu le souhaites au plus profond de toi-même. Souris et regarde-moi… Tu es libéré. Marchons maintenant. Tu peux compter sur moi pour te protéger et te guider en toutes circonstances.

— Merci, père…

— Ne pleure plus, petit, souris, écoute les bruits de la nature…

www.claude-pecan-sarazin.com janvier 2014

Chapitre XII

Le Maître des Élus convoqua quelques-uns des Dix restants :

— Frères, sœurs, l'heure est grave. La Force destructrice se fait plus insistante. Elle a investi notre frère Okand, qui nous échappe. Je crois savoir que nous devons intervenir. Je souhaite votre assentiment… Je constate que vous partagez tous mon impression. Donc, je vous demande d'utiliser tous les moyens, je dis bien tous les moyens, pour réveiller notre frère Okand avant qu'il ne soit trop tard.

* * * * *

En grande tenue, les Douze prirent place sur le gradin supérieur, en compagnie de quarante-huit Élus, ils saluèrent le soleil couchant. Alexandre n'éprouvait aucune réticence à partager ce rituel. Jouer le jeu… Est-ce vraiment jouer le jeu ou…?

Quand il se retrouva dans le fauteuil aux émeraudes, dans le grand temple, Alexandre était décidé à accepter tout ce qu'on lui imposerait. Quelque chose venait de changer en lui ; une force palpable venait de descendre en lui, dans toutes ses fibres. Après tout, il avait peut-être rêvé tout le reste ? Il était peut-être né ici, avait voyagé et un accident aurait pu déranger les liens subtils entre les différentes parties de son être ?

— Frère Okand, commença le Maître après le grand rituel d'ouverture, acceptes-tu notre union psychique ? Nous serons onze contre toi.

— J'accepte, Maître, répondit calmement Alexandre plongé dans une douce euphorie.

— Es-tu parfaitement conscient de ton choix et des conséquences qui en découlent ?

— Oui, Maître, je le suis.

— Alors, vois.

Devant les yeux d'Alexandre ravi défilèrent des images voilées, tendrement décolorées : deux jumeaux vagissants venaient de naître dans une pauvre hutte à l'écart. Une femme ressemblant à Arkapa se pencha au-dessus des jumeaux et

www.claude-saint-sarain.com juin 2014

l'un d'eux s'immobilisa. La mère pleura, mais s'inclina devant la loi. Puis deux Élus en vert sombre, son père et sa mère selon l'esprit, élevèrent Okand avec amour et sagesse. Ils vivaient maintenant retirés dans le temple des Élus au repos.

Une onde d'amour et de reconnaissance broya le cœur d'Alexandre.

La voix du Maître pénétra aussitôt la conscience du Terrien éperdu :

— Es-tu des nôtres, Okand ?

— Oui, Maître, effacez maintenant tout ce qui n'est pas digne d'être conservé en moi.

— Okand, tu autorises consciemment les Onze à user de leurs forces conjuguées pour intervenir dans ton être ?

— Oui, je l'accepte.

— Soit.

Alexandre rêvait béatement dans un univers brumeux ; il était consentant… Tout convergeait vers l'acceptation pure et inconditionnelle de son statut d'Élu.

Le Maître lança l'invocation ultime :

— Ô Frère, à toi la puissance et la gloire, à toi le pouvoir invincible, à toi la certitude d'être un Élu.

A ces mots, Alexandre retrouva sa lucidité ; comme si un éclair avait secoué sa torpeur.

Au même moment, un éclair physique aveuglant, suivi d'un grondement de tonnerre retentissant, fit sursauter les Douze.

Alexandre ouvrit les yeux, sortit de son extase et vit, devant lui, portant une tunique vert sombre, les bras croisés, les yeux fixant le Maître, un jeune homme aux cheveux bruns. Il eut l'impression de perdre pied, de devenir fou : un autre lui-même se tenait là. Un sosie parfait, un reflet dans un miroir… Cette fois, Alexandre était lucide, redevenu lui-même ; il comprenait brusquement la situation.

Des éclairs intermittents illuminaient les visages stupéfaits ; un vent d'orage soufflait dans les cheveux et soulevait les lourdes tuniques. Le Maître se leva, fixa l'arrivant ; sa voix profonde, toujours calme, retentit dans les consciences :

— Qui es-tu ? D'où viens-tu ?

— Je suis Okand, ô Maître. Pourquoi cet imposteur est-il à ma place ?

Osama poussa un soupir, ferma les yeux, et laissa tomber son visage dans ses mains.

www.alexandre-gerard-sartazin.com janvier 2014

— De quel droit as-tu introduit ici ces forces inférieures ? Pourquoi cet orage indécent dans ce lieu sacré ?

— Je n'y suis pour rien, ô Maître. Je rentre de mon périple. Mais nous voici treize. Nous sommes deux à incarner la force cosmique qui a nom Okand. L'un de nous est de trop. L'un de nous doit se dissoudre immédiatement. Maître, décidez, je m'inclinerai, quelle que soit votre décision.

— O mes frères ! se plaignit le Maître, nous allions investir un étranger de la force cosmique. Nous avons commis une lourde erreur dont les conséquences mettent en jeu l'équilibre de notre monde. Vous, mes pairs, vous m'avez appuyé. Nous partagerons les sanctions cosmiques. Toi, Étranger, que nous avions adopté, nous t'avons initié à certains de nos secrets. Tu es le jumeau sacrifié, je viens d'en avoir la certitude. Tu viens crier vengeance.

Un éclair plus éblouissant ferma les yeux des Treize. Le grondement du tonnerre fut assourdissant.

Un calme relatif s'établit brusquement, ponctué d'éclairs, de rafales de vent et de coups de tonnerre. Le temple tremblait, le vent sifflait, la lumière faiblissait, les éclairs accentuaient encore l'impression de pénombre envahissante. Un grondement venu des entrailles de la terre se transforma en cataclysme ; le temple se lézarda, les tentures tombèrent des murs, les flammes naquirent tout autour du cercle des Élus.

— Frères, ordonna Magpathi d'un ton ferme, l'invocation interdite !

Tous, tremblant malgré leur volonté, lancèrent la formule sacrée, réservée à ceux qui verraient la fin des temps.

Soudain, un dieu se matérialisa. Le calme régna aussitôt. Haut comme deux hommes l'un au-dessus de l'autre, un halo rouge semé d'étincelles d'or éblouissantes, athlète puissant, à la nudité impressionnante, le dieu décroisa les bras pour lever la main droite. Ses larges épaules se prolongeaient par des bras forts et musclés ; le bassin solide surplombait des jambes puissantes. Des cheveux blond foncé encadraient un visage carré aux sourcils épais dominant des yeux bleu indigo.

Autour du dieu, des tourbillons de lumière rouge comme la braise voilèrent un instant ce qui restait du temple.

Chacun entendit sa voix, alors que ses lèvres restaient immobiles.

— L'heure est venue. Tout fait partie du grand plan. Chacun d'entre vous a choisi librement son destin. Le monde des Élus, ce monde que vous avez construit en écartant ceux qui ne pouvaient faire partie de votre caste, le monde des Élus a vécu. Chacun va vivre maintenant son destin personnel, qu'il façonnera à sa guise. Vous tous, hommes, femmes, enfants, allez vous rematérialiser sur une planète jeune. Là-bas, les humains commencent à peine la

www.claudegerardsartazin.com janvier 2014

grande aventure de la conscience non animale. Ces humains ignorent tout de la civilisation, des pouvoirs, de la hiérarchie. Vous arriverez nus, comme ils le sont, eux. Chacun d'entre vous sera seul. A lui, à elle, de se faire accepter ou rejeter. Adulte ou enfant, maître réalisé ou apprenti. Soyez utiles, soyez désirés ou payez le prix. Vous conserverez vos pouvoirs, ils sont vôtres. Servez-vous de ces pouvoirs pour aider ou pour subjuguer. Chacun aura le choix. Se faire adorer et recommencer le cycle des réincarnations stériles mais valorisantes, ou être au service de l'évolution et grandir intérieurement. Le choix est vôtre. J'ai dit.

Le dieu écarta les bras et le temple s'écroula en un grand fracas. En même temps, les douze Élus disparaissaient. Le dieu s'effaça aussitôt.

Le ciel bleu avait remplacé le plafond. Le sol était jonché de débris et de poussière.

Ahuri, seul, Alexandre regardait le désastre. Il ne restait rien de la grandeur et de la beauté du passé glorieux.

Il se demanda où diriger ses pas. Il fut attiré par un chemin qui menait vers la plage. Il voyait là-bas la mer, calme et bleue.

Il dirigea lentement ses pas vers le chemin dégagé ; il jeta un dernier regard sur les ruines…

Surplombant la plage, il visita des yeux toute l'étendue sablonneuse. Il devina un enfant isolé, éloigné mais suffisamment net pour qu'Alexandre sache qu'il s'agissait d'un garçon. Alexandre courut, en dégringolant les pentes abruptes sans se soucier du danger. Un enfant, seul, dans ce désert silencieux…

L'enfant entendit les pas, il courut vers l'arrivant : c'était Navak, affolé. Alexandre courut encore et serra l'enfant contre lui. Navak se raidit, tenta de garder son impassibilité. Mais sa résistance céda aussitôt et il s'abandonna. Des larmes coulèrent.

Après un long moment d'immobilité, Alexandre prit l'enfant par les épaules :

— Navak… tu es le seul… Tu as donc, toi aussi, une mission lumineuse. C'était donc toi… Je suis très heureux que ce soit toi.

— Père, je…

— Ô Navak, je ne suis pas ton père, tu n'es pas mon fils. Nous sommes frères depuis de nombreuses vies. Appelle-moi par mon nom de pouvoir. Je suis Palikat. Tutoie-moi, comme un frère. As-tu encore peur ?

— Oui, père…

— Non, Palikat.

La voix d'Alexandre était douce et fraternelle. Timidement, Navak glissa une main tremblante dans la main chaude d'Alexandre.

www.claude-gerard-gerazin.com janvier 2014

— Navak, je crois que nous devrions aller chez les Iswa.

— Sans les chevaux ?

— Je crois bien que oui ; nous devrons marcher. Mais… Je vais essayer d'appeler Imelthe ! Il nous conseillera !

Imelthe, nu lui aussi, se matérialisa immédiatement. Le Sage répondit :

— Oui, frère, je t'entends. Je vous rejoins. Tu as retrouvé ton frère.

Il fut embrassé chaleureusement. Il prit le bras de Navak :

— Petit frère, tu es des nôtres. Les Élus n'avaient pas pu deviner… Ils n'ont vu que tes pouvoirs… Une puissance supérieure a toujours voilé leur regard. Mes frères, la puissance de ces Élus était gigantesque ! Ils avaient presque réussi à vous convaincre, chacun de votre côté. C'est le dieu Hadès qui est venu effacer… Vous allez vivre près de Kimo. Ensuite, vous apprendrez ce qu'il faut savoir pour mener à bien votre mission sacrée. Je dois vous laisser parcourir cette longue distance, car vous devez vous connaître, vous découvrir avant de franchir la barrière.

Imelthe disparut.

Les deux frères marchèrent d'abord en silence puis Alexandre commença :

— Petit frère, as-tu eu peur quand le temple s'est écroulé ?

— Autour de moi tout disparaissait, devenait poussière… Tout, même ce qui était vivant. J'ai eu très peur. Même la terre tremblait sous mes pieds. J'ai couru vers la mer, sans réfléchir, pour ne pas recevoir un morceau de plafond sur la tête. Tout s'écroulait autour de moi mais rien ne m'a touché. Je me suis retrouvé seul sur la plage, seul, sans rien pour savoir… J'ai craint pour ma vie. J'avais oublié les lois… Je vous… je t'ai vu.

Un jeune homme souriant apparut. Il salua joyeusement de la main droite. Les deux frères entendirent :

— Je te salue, ô Palikat ; je te salue, ô Aghanak. Je suis venu vous aider, comme j'avais aidé Imelthe. Votre grande Mission commence.

C'était Neyl. Il disparut. Et Imelthe reparut en riant :

— Mes frères, je ne pouvais vous transférer avant que vous ayez vu notre protecteur et guide, le dieu Neyl. Vous devez maintenant apprendre à être. Vous devez réveiller le dieu qui attend en vous. Si vous l'acceptez, vous vous joindrez d'abord à ceux qui apprennent auprès de moi. Je vous promets une surprise…

Alexandre et Navak se matérialisèrent dans le petit temple isolé. Quelqu'un arrivait de son côté. Imelthe n'était pas présent. Les trois arrivants, nus, se regardèrent.

Bharg, sans ses ornements, effaré, salua à l'orientale et envoya sa pensée :

www.clarke-gerard.amazon.com janvier 2014

— Bienvenue à toi, Okand, et à ton noble fils Navak. Que se passe-t-il ? Où sommes-nous ?

— Je te rends ton salut, ô mon ami. Navak n'est plus mon fils mais mon jeune frère. Et tu seras mon frère si tu le veux bien.

— Ton frère ! Tu es le grand Okand !

— Notre monde a changé… Si tu es là, c'est que ton travail à toi se poursuivra. Je vais t'expliquer ce que j'ai compris. Es-tu prêt à repenser ton univers ?

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014

www.claude-gerard-sarrazin.com janvier 2014